

**Les Noirs sont moins intelligents que les
Blancs
(18/05/20)**

*« Et pourtant, elle tourne » (Galilée, citation
probablement apocryphe mais passée dans la
culture populaire, vers 1633)*

*« Il n'y a aucune raison de s'attendre à ce que les
capacités intellectuelles de peuples séparés
géographiquement dans leur évolution aient
évolué de manière identique. Notre volonté de
distribuer des pouvoirs intellectuels égaux,
comme une sorte de dotation universelle, cette
volonté ne sera pas suffisante pour qu'il en soit
ainsi. » (James Watson, 2007)*

Incipit

Le projet ayant donné naissance à ce texte consiste à exprimer une affirmation presque incontestablement vraie, c'est-à-dire à la fois suffisamment établie scientifiquement et documentée publiquement, et pourtant inacceptable pour l'idéologie contemporaine. Le but visé est que le dévoilement de cette vérité, en principe interdite d'énonciation publique, contribue à la déstabilisation de la pensée dominante et favorise l'émergence d'un modèle alternatif plus juste et plus résilient. Contrairement à ce que beaucoup pourraient s'imaginer à la lecture du titre, celui-ci relève d'un projet non pas polémique ou provocateur, mais au contraire essentiellement *philosophique et moral* : encore convient-il de préciser qu'il s'agit d'une philosophie morale d'inspiration réaliste, plus

proche de celle d'Aristote que de la morale égalitariste d'aujourd'hui, largement teintée d'idéologie, que certains ont pu relier à la dérive de « ces idées chrétiennes devenues folles » selon le mot de Chesterton, et que d'autres qualifient péjorativement de « moraline ». Il cherche principalement à restaurer le primat de la vérité sur toute autre valeur, que ce soit l'égalité ou la justice. Ce faisant, il ne s'attaque à aucune personne en particulier, mais vise exclusivement un *systeme de pensée* d'inspiration cosmopolite qui, tolérant de moins en moins la contradiction, s'éloigne de plus en plus du vrai, et ce faisant de la capacité à produire une société fonctionnelle à terme. Pour être plus précis encore, il ne vise pas la proposition cosmopolite en tant que telle, mais son caractère obligatoire et imposé, presque religieux dans son dogmatisme abstrait. Au postulat de l'égalité de fait, asséné avec d'autant plus de force qu'il n'a jamais été scientifiquement établi, et désormais défendu par la simple interdiction légale de toute contradiction et la criminalisation de ses détracteurs, il oppose le juste doute critique ayant constitué le fonds de la culture européenne de l'époque moderne, de la Renaissance au XXème siècle, et l'une des sources essentielles de la méthode scientifique et partant, de la puissance technologique à la source du développement de toutes les sociétés contemporaines.

Il vise aussi, plus particulièrement, à combattre la dérive idéologique partisane de Wikipédia observable dans les articles consacrés à ce sujet, et plus généralement à tous ceux qui concernent les

différences raciales d'une part, et le phénomène du grand remplacement d'autre part. Cette dérive ne sera pas étudiée ici en tant que telle, mais il suffit à un lecteur de bonne foi d'étudier scrupuleusement, animé de doute critique, l'historique des articles en question, malheureusement de moins en moins accessible, ainsi que l'asymétrie dans la sélection des sources retenues (notamment concernant les jugements de valeur sur le positionnement politique des personnes s'exprimant sur la question), pour se convaincre de la réalité et de la force du biais qu'on pourrait appeler « progressiste » (« liberal » en anglais) en la matière.

Pour atteindre son but, il garde une rédaction compacte, à l'image de son titre. Visant, pour un maximum d'efficacité, le cœur de l'opinion publique, il laisse le détail des démonstrations à nombre de références externes en général considérées comme neutres parfois rejetées en annexe (encyclopédies, sources officielles, revues scientifiques), et se concentre sur la réponse à des questions simples, comme « quoi ? », « pourquoi ? », « et alors ? ». Ces questions ne font pas ici l'objet d'un traitement scientifique en tant que tel, mais l'exposé s'appuie tout de même largement sur des résultats d'études réalisées par des chercheurs reconnus du domaine, ou sur des articles publiés dans des revues scientifiques à comité de lecture. Les données et les calculs utilisés dans le développement n'ont donc certes pas été vérifiés personnellement par l'auteur, mais d'une part les conclusions les plus importantes, concernant en particulier les différences de QI

entre catégories raciales, ont été corroborées par des études nombreuses émanant de divers auteurs ayant travaillé dans différents pays à différentes époques, et d'autre part en matière de science, il est usuel de tenir pour vraies, sur la base de la seule confiance, la plupart des données utilisées dans les articles publiés dans les revues à comité de lecture suffisamment reconnues du domaine (même si l'on peut admettre là qu'il s'agit d'une faiblesse méthodologique, il n'est pas ici question de sombrer dans une sorte de paranoïa zététique oiseuse et hors de propos). En revanche, le texte évite toute émotion inutile, toute dérive du *logos* vers le *pathos*, tout appui sur des faits divers isolés ou sur des cas particuliers toujours possibles, mais dont rien ne garantit le caractère représentatif.

Le texte est construit autour de la phrase qui lui a donné son titre « Les Noirs sont moins intelligents que les Blancs » qui ne manquera probablement pas de choquer une opinion publique fortement conditionnée par l'idéologie égalitariste véhiculée par le politiquement correct, au point que certains, le condamnant par avance en vertu de leurs propres tabous, refuseront sans doute de le lire par principe. Une telle attitude, obscurantiste au sens strict en ce qu'elle consiste à préférer la certitude d'un dogme non démontré à l'ouverture à des arguments de nature à remettre le dogme en question, serait regrettable car il ne s'agit pas de l'expression d'une opinion subjective, exaltée ou exagérée, mais au contraire d'une tentative d'exposé objectif et dépourvu d'affect d'un certain nombre de faits utiles au débat public.

On pourra objecter d'entrée à raison, avant même d'examiner les arguments qu'il présente, qu'un texte, quelque neutre qu'il puisse être dans sa formulation, se comprend aussi par le contexte qui l'a vu naître et par l'*intention* de son auteur. Or compte tenu du sujet abordé, on pourra également postuler ici une intention mauvaise, une volonté de vengeance haineuse, une sorte de perfidie raciste cachée. Il n'en est rien. Les cibles visées par ce texte ne sont ni les Noirs ou une autre minorité en général, ni une quelconque personne en particulier. Ces cibles sont *exclusivement idéologiques* et peuvent d'ailleurs être ouvertement désignées ici : le culturalisme négateur des réalités biologiques, les censeurs interdisant la liberté d'expression sur les sujets contrevenant à la pensée dominante, le cosmopolitisme obligatoire, l'égalitarisme abstrait. Il serait regrettable que quiconque se sente personnellement blessé par ce texte, ce n'est pas l'objectif visé, et si c'est le cas nous conseillons aux personnes concernées d'en revenir aux éléments factuels du développement, tout en rappelant que c'est plutôt le cosmopolitisme lui-même, ses promesses impossibles à tenir et sa tolérance hypocrite, qui sont à l'origine des problèmes évoqués, ni ceux qui en font les frais, qu'ils soient Noirs ou Blancs, ni ceux qui les dénoncent. C'est le cosmopolitisme égalitariste qui ne cesse de proclamer contre toute raison l'égalité de fait entre Noirs et Blancs, autrement dit à persister à vouloir soumettre la science à l'idéologie, et c'est à lui qu'il faut s'en prendre si le rétablissement de la vérité ne manquera

désormais pas de faire, chez certains Noirs, Blancs ou Métis prenant les choses sur un plan trop personnel, et d'ailleurs encouragés en cela par ceux-là mêmes qui ont créé les conditions sociales de cette colère, des victimes collatérales regrettables.

Malgré ces précisions liminaires, il est possible que ce texte fasse aussi l'objet de poursuites judiciaires, je ne suis pas assez bon connaisseur du domaine des restrictions à la liberté d'expression pour me faire une opinion suffisamment précise à ce sujet, mais en tout cas s'il le faisait effectivement, cette action ne ferait à mes yeux qu'accréditer la domination de l'idéologie politique sur la recherche scientifique de la vérité, venant ainsi paradoxalement au secours de la thèse défendue dans ces lignes.

Quoi ?

Nous pourrions arrêter la rédaction de ce texte au simple constat d'une corrélation mesurée de 0,91 entre la pigmentation de la peau et du niveau de QI entre nations (voir par exemple *IQ and Skin Color: The Old World Reexamined and the New World*, *The mankind quarterly* 51(1):3-11 · September 2010), ou d'une corrélation nettement plus faible mais tout de même positive de 0,10 ressortant de 16 études menées aux USA et citée par Rushton et Jensen (*Thirty years of research on race differences in cognitive ability*, *Psychology, Public Policy, and Law*, 2005, Vol. 11, No. 2, 235–294). A elles seules, ces corrélations établissent la vérité factuelle de la phrase de titre, même si elles ne disent évidemment rien d'un

quelconque rapport de cause à effet, ni ne neutralisent l'effet d'éventuelles variables modératrices, par exemple d'environnement, dont elles ne contestent d'ailleurs nullement l'existence. Mais puisque c'est le coeur de la thèse exprimée et l'objet même du texte, nous allons développer l'argumentation, en commençant par détailler la formulation utilisée, puis en entrant plus en finesse dans l'analyse de la question posée. Commençons par définir les termes utilisés, notamment « Noirs » (et donc logiquement « Blancs » et « Jaunes » qui forment les principales catégories complémentaires utilisées), et surtout « intelligents ». Ces termes sont employés ici sans aucune connotation positive ou négative, simplement comme des termes descriptifs au sens biologique au même titre que nous parlerions par exemple d'animaux, de végétaux et de minéraux pour désigner différentes formes naturelles données, et de longueur ou de poids pour en fixer la mesure. Il n'y a aucun mépris, aucune condescendance, aucun sous-entendu dans ce choix : il nous semble le plus honnête et le plus simple. C'est comme si nous cherchions à comparer la durabilité de la peinture brillante et de la peinture mate, ni plus ni moins. Il n'y a là rien de très compliqué. Les termes « Noirs », « Blancs » et « Jaunes » correspondent à peu près la fois à ceux du sens commun, aux classifications raciales des taxonomistes et anthropologues classiques (Linné, Blumenbach, Cuvier, Coon) ainsi qu'aux classifications plus récentes issues de la génétique des populations (international HapMap project). Il peut certes

exister des différences marginales, mais celles-ci ne sont pas de nature à modifier de manière significative le sens des démonstrations. Que ces catégories correspondent d'ailleurs ou non à des races au sens biologique du terme n'a qu'une importance secondaire, puisque les mesures de différences de QI ou de performances scolaires qui suivent reposent en général sur une auto-classification : dans les enquêtes en sciences sociales, l'attribution du répondant à une catégorie raciale donnée se fait en général sans preuve, ou bien par la personne administrant le sondage, ou le plus souvent par la personne sondée elle-même (les « self-reported questionnaires » consistant la méthode la plus courante de recueil de données aux USA et en Grande-Bretagne, zones d'où le plus grand nombre d'études raciales sont issues, en partie parce que les statistiques ethniques sont plus ou moins interdites ailleurs) ; on peut d'ailleurs postuler que dans le cas des métis en particulier, la corrélation entre l'auto-attribution et la catégorie raciale au sens biologique n'est pas parfaite (c'est-à-dire que le point de basculement entre « Black » et « Mixed race », par exemple, est largement subjectif, surtout sachant que la très grande majorité des Noirs américains est en partie métissée), mais il est évident qu'elle n'est pas non plus faite au hasard, puisqu'elle n'empêche pas la révélation de différences significatives entre groupes, différences qui ne pourraient précisément pas exister en cas de répartition aléatoire. Même si l'on devait retenir l'hypothèse, a priori fragile, d'une corrélation seulement médiocre entre catégorie auto-attribuée et

catégorie réelle, les résultats seraient d'ailleurs simplement *atténués* d'autant sans être entièrement invalidés, et les différences réelles seraient donc en toute vraisemblance *plus importantes* que celles mises en évidence par les études imparfaites.

Il existe bien évidemment de nombreuses catégories intermédiaires dans le monde, des métissages en tout genre et des groupes de populations homogènes parfois importants ne se rattachant pas directement aux catégories principales (indiens, arabes, mélanésiens, etc), mais nous nous concentrerons ici seulement, pour la clarté de la démonstration, sur les catégories « Noir » (défini comme individu dont la grande majorité de l'ascendance est de race congolide, ou d'Y-haplogroupe E1b1a), « Blanc » (individu dont la grande majorité de l'ascendance est de race caucasolide, ou d'Y-haplogroupe R1) et « Jaune » (individu dont la grande majorité de l'ascendance est de race mongololide, ou d'Y-haplogroupe C1b1a2b-F725) –qui seront nommés par la suite et par commodité de langage Noirs, Blancs et Jaunes avec une majuscule mais sans guillemets. Le recours récurrent des antiracistes à l'existence de catégories intermédiaires (populations mélangées, métis) pour récuser l'existence d'idéaux-types constitue au fond un argument d'une grande pauvreté logique. La continuité du spectre lumineux n'interdit pas de distinguer l'orange du violet, et d'utiliser le cas échéant ces catégories de couleur à toutes fins utiles ; l'existence du vert n'empêche pas le bleu primaire de s'opposer au jaune primaire ; ce n'est pas parce

que toutes les nuances de gris existent que le clair ne peut être opposé au sombre, y compris dans ses applications pratiques (un mur sombre absorbera davantage le rayonnement solaire qu'un mur clair), etc : nous proposons un raisonnement exactement analogue centré sur des catégories distinctes sans ignorer l'existence de catégories intermédiaires que nous laissons de côté simplement parce qu'elles sont moins pertinentes pour le raisonnement. Au demeurant, si la catégorie « métis » a un sens opératoire dans un certain nombre de pays principalement occidentaux (USA, Brésil, Europe de l'ouest), on peut considérer qu'à l'échelle du monde, il existe encore une hétérogénéité raciale importante, la plupart des populations d'Afrique et d'Asie ayant gardé une homogénéité génétique interne régionale quasiment intacte depuis des centaines de générations (et ceux d'Europe et d'Amérique du Nord jusqu'aux années 1960/1980 en gros).

Nous ne souhaitons pas fixer une limite chiffrée à cette expression de « grande majorité » de l'ascendance. Nous pourrions définir arbitrairement les valeurs de 80%, 90% ou 95%, mais nous pensons qu'une telle démarche, exagérément précise, serait contraire à l'esprit de l'exposé qui, destiné à un public de non spécialistes, accepte et revendique le flou nécessaire du langage naturel sans pour autant perdre de vue l'exigence de rigueur logique dans la démonstration.

On peut noter au passage que si l'on découpe le monde en grandes sphères d'influence civilisationnelles, il est possible de considérer que

le monde Blanc correspond largement, selon les définitions qu'on en donne, au monde Occidental (avant son évolution cosmopolite des deux dernières générations) ; le monde Noir à l'Afrique Sub-saharienne à l'exception de certaines populations d'Afrique Australe (Boers, Bushmen), ainsi qu'aux minorités raciales parfois communautarisées d'Amérique et d'Europe ; et le monde Jaune à l'Asie du Nord et de l'Est, incluant notamment la Chine, la Corée et le Japon. Une bonne partie du monde (Afrique du Nord, Moyen-Orient, Inde) occupe une position intermédiaire moins facile à qualifier, et n'est donc pas directement concernée par les questions étudiées ici.

A ceux qui l'ignorent et/ou qui contestent l'importance des différences génétiques au sein des grands groupes de populations continentaux, on peut d'ailleurs rappeler que seuls les Blancs et les Jaunes, au contraire des Noirs, descendent en partie, sans doute pour 2 à 4% de leur patrimoine génétique, des hommes de Neandertal, l'une des dernières espèces d'hominidés distincte d'Homo Sapiens à avoir peuplé la planète. Symétriquement, les Denisoviens contribuent pour environ 4% aux populations aborigènes et Papoues, et presque uniquement à elles seules... Il n'est pas exclu que ce soit en partie ces différences d'origine qui se reflètent aujourd'hui dans les différences phénotypiques constatées entre différentes populations humaines.

Il est possible d'employer au choix les termes de « races », « populations », « clusters génétiques » dans un sens très voisin. Leur signification, pour

décrire les groupes humains biologiquement différenciés, est si proche qu'ils sont à peu près interchangeables. Seule leur connotation peut changer, le terme de « race » étant beaucoup plus chargé émotionnellement, notamment en ce qu'il renvoie à la notion socialement indésirable de « racisme ». Le but de ce texte étant cependant d'insister sur la dénotation des termes et non leur connotation, de manière à faire prévaloir la vérité établie sur le dogmatisme, l'opinion personnelle ou le procès d'intention, le terme de « race » sera en général préféré, par souci de cohérence historique et par indifférence au politiquement correct.

On peut pour finir sur ce chapitre, noter que ceux-là mêmes qui contestent l'existence biologique des races sont également en général les premiers à s'en prendre également au suprémacisme Blanc et à prétendre prendre la défense des « racisés », ce qui montre alors qu'ils tiennent effectivement la division raciale pour un mode d'analyse opératoire ; simplement ils réduisent cette division à sa dimension de « construit social ». Dans ce texte, nous n'étudierons pas particulièrement cette dimension (stéréotypes, stigmatisation), en notant simplement qu'elle se trouve compensée (en partie, en totalité, en excès ?) par un travail de conditionnement social inverse (promotion de la mixité, discrimination positive) : nous nous contenterons de noter que nous parlons à peu près de la même chose, car il nous semble à peu près raisonnable de penser que presque tous ceux qui se pensent Blancs sont Blancs, tous ceux qui se pensent Noirs sont Noirs, etc. La charge de la

preuve du contraire nous semble revenir à un éventuel contradicteur, sachant que de surcroît, nous ne nous intéresserons jamais à d'éventuels cas particuliers, mais toujours à des moyennes et des tendances centrales.

Il faut ensuite définir l'intelligence. Pour cela, il n'est pas nécessaire de réinventer ce qui existe déjà. La plupart des gens connaissent au moins de nom la notion de QI (quotient intellectuel) mais sont souvent égarés par la mauvaise publicité qui en est faite au travers de tests de qualité inégale, parfois tout à fait fantaisistes, diffusés dans les médias grand public, ou la critique de principe qu'en proposent à l'occasion les intellectuels non spécialistes du domaine. Il est donc important de rappeler ici que la mesure du QI ne résulte pas d'une simple élucubration abstraite issue de l'imagination d'une poignée de savants coupés du réel et occidental-centrés, mais au contraire d'une approche scientifique sérieuse et fonctionnelle, éprouvée dans la longue durée, et résultant de l'action de recherche des meilleurs spécialistes de psychologie cognitive dans le monde depuis plus de cent ans, et s'étant évidemment prémunis au mieux des biais culturels possibles dans ce genre de mesure. Chacun est libre d'ignorer ces recherches, de balayer sans argument les millions de données et d'heures de calcul ayant amené à des conclusions désormais précisément établies, avec indicateurs de tendance moyenne, de dispersion et de corrélation, intervalles de confiance et valeurs de probabilité, cela ne peut empêcher ces études d'exister ni

d'avoir permis de fixer des valeurs descriptives et prédictives éprouvées.

La mesure du QI ne prétend pas mesurer directement l'intelligence à proprement parler, mais à résumer les résultats d'une batterie de tests permettant indirectement, par l'emploi de l'analyse factorielle (soit une méthode s'appuyant sur des calculs de corrélation généralisés) d'estimer par agrégation un facteur, dit facteur *g* qui, pour sa part, lui serait étroitement lié. C'est un peu comme si, ne pouvant mesurer la totalité du corps d'un individu, on se contentait de mesurer la longueur de ses bras, de son cou, de ses pieds, et qu'on en déduisait une estimation de sa hauteur totale. On, plus précisément encore, si on mesurait la longueur de *l'ombre* de ses bras, de son cou, de ses pieds, etc. Le chiffre serait rarement exact, mais l'approximation serait en général assez bonne, et l'erreur statistique pourrait elle-même faire l'objet de cadrages chiffrés précis.

Le facteur g (diminutif de « facteur général », general factor en anglais et également connu sous le nom d'intelligence générale, capacité mentale générale ou facteur d'intelligence générale), est un concept développé dans le cadre des recherches en psychométrie sur les habiletés cognitives. C'est une variable qui caractérise les corrélations positives que la recherche empirique a trouvées de façon constante entre les tests d'aptitudes mentales, quel que soit le contenu des tests [...]. Les termes intelligence générale, habileté mentale générale, QI ou simplement intelligence sont souvent utilisés de façon interchangeable pour se référer au noyau

commun partagé par les tests d'aptitudes cognitives

(https://fr.wikipedia.org/wiki/Facteur_g, version de mai 2020, comme pour la plupart des références Wikipédia à suivre).

Le facteur *g* est bien connu des psychologues, et si certains regrettent qu'il ne puisse mesurer tous les traits qu'on pourrait rapprocher de l'intelligence, comme la créativité ou l'originalité, personne ne conteste qu'il est non seulement fortement corrélé avec un grand nombre d'aptitudes cognitives (ce qui n'est guère étonnant, puisque c'est pour et comme cela qu'il est construit) mais aussi un grand nombre de variables à caractère socio-économique qui leur sont liées (succès scolaire, niveau de revenu, etc). Le facteur *g* se décompose lui-même en d'autres axes structurant (dont les plus caractéristiques sont l'intelligence fluide et l'intelligence cristallisée), mais il n'en demeure pas moins qu'il demeure l'unique meilleur indicateur de synthèse des aptitudes cognitives, et par voie de conséquence de tous les phénomènes observables qui leur sont étroitement liés. Les tests d'intelligence sont ainsi qualifiés, selon Wikipédia, comme « les meilleurs prédicteurs uniques connus des performances scolaires et académiques des enfants » (<https://fr.wikipedia.org/wiki/Intelligence>).

Il nous semble donc parfaitement légitime, dans le cadre de l'emploi du langage courant, de dire qu'un individu doté d'un facteur *g* plus élevé est plus *intelligent*. Ce serait comme dire qu'un individu capable d'une meilleure performance au

développé-couché, à l'épaulé-jeté et au bras-de-fer est plus *fort* qu'un autre. C'est peut-être légèrement approximatif dans certains cas (par exemple, dans le cas de l'haltérophilie, une dimension technique peut jouer un certain rôle) mais c'est très largement vrai en moyenne. Le langage naturel admet un peu de flou, c'est ce qui lui permet d'éviter de sombrer à chaque instant dans les paradoxes sorites, et ce n'est pas davantage un problème dans ce cas que pour n'importe quel autre sujet de la vie courante. Il suffit en l'espèce d'être aussi précis, ni plus ni moins, que ce que le langage naturel permet de bonne foi.

Insistons encore sur le caractère unique du facteur *g*. En tant que premier axe factoriel issu de l'analyse commune de nombreuses variables métriques reflétant une grande variété d'aptitudes cognitives, il constitue en quelque sorte une synthèse qu'aucune autre mesure ne peut remplacer. Si d'autres composantes existent pour décrire certains types d'intelligence ayant tendance à s'opposer les unes aux autres, ce n'est, en quelque sorte, que sous son impérieuse domination, comme sous-partie, aucune ne pouvant apporter, par construction, autant d'information que lui. Il est donc largement faux de prétendre qu'il existe différents types d'intelligence, en tout cas si l'on considère que certains de ces types échapperaient au facteur *g*. Au contraire : il existe un unique facteur *g*, dont chaque individu est plus ou moins doté, qui se subdivise en plusieurs aptitudes qui contribuent chacune, à des degrés divers, à sa construction.

La situation, de manière peu surprenante, est en tout point analogue à celle qui prévaudrait concernant les dispositions physiques des individus : si l'on faisait passer des centaines de tests sportifs différents à tous les membres d'une population donnée, des composantes factorielles spécifiques apparaîtraient certes, s'opposant pour partie entre elles (l'explosivité contre l'endurance, la force contre la vivacité, etc), mais le premier axe, celui expliquant le plus de variance, opposerait ceux qui ont tendance à être bons en tout à ceux qui ont tendance à être mauvais en tout, ce qui se manifeste ordinairement par ce qu'on appelle un « effet taille ».

Par ailleurs, en étant un peu provocateur, on pourrait dire qu'on se moque de ce que les tests de QI mesurent précisément : il suffit de savoir que leurs résultats sont fortement corrélés à un ensemble d'autres valeurs biologiques d'une part (taille du cerveau, vitesse de traitement de l'information sensorielle), et sociales d'autre part (niveau scolaire, niveau de salaire, faible propension à la violence) pour admettre que le QI constitue un indicateur bio-culturel essentiel.

Venons-en au cœur de l'affirmation : Les Noirs sont moins intelligents que les Blancs.

Cette affirmation prend simplement appui sur le fait que les Noirs, d'une manière constante et incontestable, ont sous-performé les Blancs (et, un peu plus largement, les Jaunes) depuis que les tests d'intelligence existent et jusqu'à aujourd'hui. Il ne s'agit pas de mesures ponctuelles, fluctuantes, contredites les unes par les autres, mais d'une tendance parfaitement établie dans la durée,

vérifiée selon des mesures indépendantes à de nombreuses reprises. Cette donnée factuelle s'appuie sur des millions de mesures indépendantes faites sur des millions d'individus, et publiées dans les milliers d'articles différents.

Voici par exemple ce que Wikipédia reporte sur le sujet: "A 2001 meta-analysis of the results of 6,246,729 participants tested for cognitive ability or aptitude found a difference in average scores between black people and white people of 1.1 standard deviations. Consistent results were found for college and university application tests such as the Scholastic Aptitude Test (N = 2.4 million) and Graduate Record Examination (N = 2.3 million), as well as for tests of job applicants in corporate settings (N = 0.5 million) and in the military (N = 0.4 million). "

(https://en.wikipedia.org/wiki/Race_and_intelligence#Group_differences, version 30/07/21)

Même les plus farouches des antiracistes s'étant penchés sur la question ne peuvent refuser de reconnaître ces différences: et d'ailleurs, ils les reconnaissent au moins implicitement lorsqu'ils cherchent à entraîner le débat vers la question des causes (en soulignant l'importance des facteurs d'environnement, ou du biais de stéréotype), des conséquences (proposition de mises en place de politiques de discrimination positive à des fins correctives) ou des évolutions des différences constatées (diminution sensible des écarts jusqu'en 1990, peut-être du fait d'un décalage de l'effet Flynn

(https://fr.wikipedia.org/wiki/Effet_Flynn), en

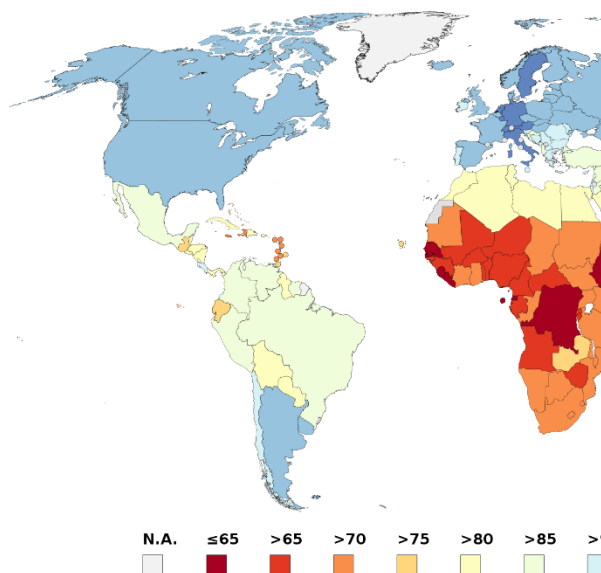
fonction des conditions d'alimentation notamment).

Il y a certes une double lecture possible de l'affirmation. La première lecture, qu'on peut qualifier de factuelle, consiste simplement à corroborer l'affirmation par les faits ; cette lecture est, comme il a été montré plus haut, incontestable. La seconde lecture est plus générale, pour ainsi dire essentialiste : elle signifie que, quels que soient les facteurs d'environnement, les évolutions civilisationnelles, les uchronies qu'on pourrait imaginer, les Noirs seraient —constamment et irrémédiablement, intrinsèquement— moins intelligents. Cette seconde affirmation est sans doute plus discutable, mais il est inutile de s'y attarder car elle n'est pas vraiment réfutable au sens de Popper. On ne peut tout simplement pas rejouer mille fois la création du monde et observer ce qui se passerait dans chacun des cas observés. Ne disposant d'aucun cadre expérimental possible, on est dans une certaine mesure condamnés à accepter, concernant l'histoire des hommes, un certain degré de « just so story », autrement dit de constater que les choses sont comme elles sont sans vraiment savoir si elles auraient pu être autres. D'une certaine manière, toute affirmation à caractère absolument général concernant les races en dehors de notre histoire particulière est une affirmation gratuite, et l'affirmation contraposée le serait tout autant, la démarche ayant surtout pour effet d'extraire progressivement le débat de son cadre scientifique. On peut bien sûr, et c'est tout à fait

légitime et scientifiquement utile, s'intéresser à l'effet des facteurs d'environnement (notamment nutritionnel et éducatif) sur les différences observées. Mais cela n'empêche nullement de s'intéresser *aussi* aux variables génétiques et biologiques, donc raciales, à l'œuvre. L'affirmation « Les Noirs sont moins intelligents que les Blancs » doit donc se comprendre principalement par rapport à la situation actuelle, attestable, la seule dont nous puissions prendre la mesure, dans laquelle nous nous trouvons plongés à l'échelle du monde entier.

On passera rapidement sur le détail des mesures et les exagérations probables des deux camps, racaliste et anti-racaliste, tout au cours du débat, mais pour fixer les idées, on situera l'ordre de grandeur de la différence de QI entre Noirs et Blancs à un écart-type en moyenne (Wikipédia donne le chiffre de 1,1 écart-type ici https://en.wikipedia.org/wiki/Race_and_intelligence#Test_scores, mais ces chiffres, un peu surévalués par rapport à une valeur probablement plus proche de 0,8 écart-type en 2020, comparent des populations blanches à des populations en partie mélangées, puisque le terrain est américain, et que les Noirs américains sont en moyenne métissés de Blanc entre 20% et 40%). La fameuse carte du QI (https://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:Carte_du_monde_du_QI.png) popularisée en France par Laurent Alexandre dans les années 2020 au moyen de l'effet Streisand, donne des écarts plus importants, souvent supérieurs à 2 entre les pays Européens et les pays d'Afrique sub-saharienne,

mais les sources sont anciennes et certaines valeurs mal établies.



Les dernières données en date sont moins nombreuses concernant le QI, mais les statistiques éducatives tendent à montrer qu'après une réduction effective de la différence de performances scolaire entre les années 1960 et 1990 aux USA (probablement du fait principal de l'effet Flynn), on tend vers le plateau d'une différence résiduelle constante (et potentiellement indéfinie sauf à imaginer d'hypothétiques modifications biologiques d'inspiration eugéniste, pour l'instant peu imaginables au moins en Occident) en particulier pour les classes d'âge élevées, les mesures faites dans le jeune âge étant en partie brouillées par de possibles différences de vitesse de développement des enfants. (Sources :

https://www.ets.org/research/policy_research_reports/publications/report/2010/igxu ;
https://en.wikipedia.org/wiki/Racial_achievement_gap_in_the_United_States).

Ces chiffres pourront paraître un peu abstraits et de peu de conséquences aux personnes peu versées dans les statistiques. Pour en donner une traduction pratique, posons donc la question : que signifie concrètement une différence de moyenne d'environ un écart-type entre deux distributions normales ?

[Dans la section qui suit, nous nous appuyerons sur l'hypothèse d'une différence de moyenne d'un écart-type ($s=1$), sachant que la différence réelle est sans doute un peu supérieure concernant une population d'origine intégralement européenne et une population d'origine purement africaine, et un peu inférieure concernant des populations en partie métissées comme les populations ouest-européennes et américaines ; les conclusions seraient légèrement différentes si on modifiait cette valeur, bien sûr, mais le raisonnement resterait le même dans ses grandes lignes]

La réponse la plus simple est que si l'on prend deux individus au hasard (c'est-à-dire qu'on les tire aléatoirement d'une population donnée, sans tenir compte d'autres variables de contrôle comme le statut social, l'état de santé, etc), un Noir et un Blanc, le Blanc a non pas une chance sur deux d'être plus intelligent, comme ce serait le cas dans l'hypothèse d'une distribution égale, mais environ trois chances sur quatre. En somme, si on rencontre deux individus de couleur différente dans la rue, et que sans tenir compte d'aucun autre

facteur on suppose que le Blanc est plus intelligent que le Noir, on a en général raison trois fois sur quatre.

Représentons-nous d'une autre manière ce qu'un tel chiffre signifie concrètement, dans l'expérience vécue : si l'on fait exécuter à des binômes Noirs/Blancs un travail à fort contenu intellectuel ou cognitif rendant les performances respectives facilement comparables, on observera une meilleure performance des Blancs dans 75% des cas, et une meilleure performance des Noirs dans 25% des cas. Autrement dit le cas $B > N$ sera plus fréquent que le cas $N > B$; non pas dans des proportions voisines qui rendraient l'effet négligeable, comme une différence de 5% ou 10% : pour 10 cas $N > B$, il n'y aura pas 11 cas $B > N$, il y en aura 30, soit 200% de plus. Une telle différence, presque immédiatement observable dans la vie quotidienne même sur de petits effectifs, ne peut que conduire à des incompréhensions ou des arguments invérifiables, comme l'hypothèse d'un racisme systémique d'autant plus difficile à vérifier qu'il est postulé inconscient voire dénié par une partie de ses impétrants, et supposer ne se manifester que par des effets jugés injustes simplement parce qu'ils ne se conforment pas au dogme égalitaire.

Cela, en soi, n'est peut-être pas encore très frappant. Mais si l'on passe à un raisonnement collectif, l'effet est sensiblement plus marqué. Si l'on prend par exemple un groupe de la taille d'une classe, soit une vingtaine d'élèves également répartis entre Noirs et Blanc, alors on n'a plus qu'une chance sur huit que le plus

intelligent soit Noir, et une chance sur huit également que le moins intelligent soit un Blanc. Attardons-nous à nouveau sur cette situation concrète pour mieux nous la représenter et en imaginer les conséquences pratiques : les chiffres ne disent donc pas qu'il y a seulement *un peu* plus de chances, par exemple 10% ou 20%, que le meilleur soit un Blanc, comme ce serait le cas pour un dé légèrement pipé qui permettrait néanmoins à un tricheur de l'emporter facilement à un jeu d'argent, mais qu'il y a 600% de chances supplémentaires. Cela a des implications sociales importantes, car évidemment, le phénomène se renforce à mesure que la taille des groupes augmente. Au sein d'une école de 400 élèves, on arrive à un ratio de 1 à 20, et pour un grand lycée de 3000 élèves, on s'approche de 1 à 50.

De telles réalités ne se traduisent pas nécessairement par des différences proportionnelles de réussite scolaire, d'autres facteurs intervenant positivement et négativement sur ce critère, comme l'environnement de travail, le contexte social, le courage individuel, mais aussi les biais de stéréotype et désormais les politiques de discrimination positive. Cependant, la corrélation entre QI et performances scolaire est telle que l'impact sur les résultats reste significatif, comme l'attestent les recherches très nourries sur le « racial achievement gap » dans les pays anglo-saxons (https://en.wikipedia.org/wiki/Racial_achievement_gap_in_the_United_States), qui montrent sans équivoque que non seulement la réussite des Blancs est supérieure à celle des Noirs, mais que

la réussite des Jaunes est supérieure à celle des Blancs, conformément à ce que la hiérarchie des QI moyens laisse présager.

L'impact psychologique de cette réalité est considérable, et seule une propagande culpabilisante massive, interdisant d'en débattre ou même de simplement de la constater, permet d'en masquer en partie la manifestation sans pour autant résoudre le problème de fond. Cela cause des troubles importants tenant à l'obligation de refuser l'évidence, voire de se créer une réalité alternative dans laquelle ce qui est n'est pas (il n'existe pas de différence de capacité entre Blancs et Noirs puisque celle-ci est impensable *a priori*), ou ce qui n'est pas doit être (tout le monde *doit* réussir pareillement puisque cela ne peut être autrement) ; ou au contraire de déplorer des différences parfois impossibles à nier en les attribuant à des causes externes supposant des désavantages d'environnement toujours plus importants. La notion de « racisme systémique » est apparue dans le débat public en 2020), alors même que les politiques de discrimination positive agissent de manière toujours accrue en sens contraire sans parvenir à résoudre complètement le problème. Désormais les étudiants d'origine asiatique en viennent à subir des points de minoration lors de leur candidature dans les universités américaines, ce qui correspond à l'aboutissement logique d'une politique objectivement raciste (distribuer des points de bonus ou de malus sur des critères raciaux

[https://en.wikipedia.org/wiki/Affirmative action](https://en.wikipedia.org/wiki/Affirmative_action)

in the United States#Bias) initialement destinée à favoriser les Noirs, politique dictée par des impératifs antiracistes abstraits simplement impossibles à aboucher à la réalité. Dès lors ces étudiants asiatiques assignent en justice l'Université de Harvard en qualifiant logiquement de discriminatoire à leur endroit leur politique de recrutement en faveur d'une diversité qui s'oppose en partie à une sélection basée sur la valeur

(https://en.wikipedia.org/wiki/2015_federal_complaints_against_Harvard_University%27s_allege_d_discriminatory_admission_practices).

Réfutons, à ce point du raisonnement, certaines critiques qu'un objecteur de mauvaise foi pourrait adresser à la thèse défendue. Même si ces propositions ont un caractère évident, il nous semble important de les rappeler pour évacuer toute ambiguïté à leur propos :

- 1) Nous ne prétendons évidemment que TOUS les Blancs sont plus intelligents que N'IMPORTE QUEL Noir. Nous affirmons au contraire que presque tous les Blancs sont intellectuellement dominés par de nombreux Noirs. Symétriquement, nous ne prétendons nullement que TOUS les Noirs sont moins intelligents que N'IMPORTE QUEL Blanc. Nous affirmons au contraire que presque tous les Noirs dominent intellectuellement de nombreux Blancs. Notre développement vise d'autant moins des individus en particulier qu'il gagne au contraire en

pertinence en fonction de la taille des groupes auxquels il s'applique. En ce sens, il s'agit d'un raisonnement sociologique (donc potentiellement politique), étranger à toute considération émotionnelle ou individuelle.

- 2) Nous ne prétendons pas non plus que les différences moyennes entre Blancs sont inférieures à la différence moyenne entre Noirs et Blancs (argument souvent utilisé pour détourner l'attention de la réalité soulignée, connu sous le nom de sophisme de Lewontin). Nous affirmons seulement que cette dernière différence est suffisamment significative pour qu'elle ait des conséquences tout à fait réelles et visibles dans la vie scolaire et professionnelle –sauf à être artificiellement masquée ou compensée– sur des groupes suffisamment grands, comme une classe ou un lycée.
- 3) Nous ne prétendons pas qu'il est fatal que parmi les êtres humains vivant sur la planète il y ait indéfiniment plus de Blancs/Jaunes intelligents (disons dans le premier décile) ou très intelligents (premier centile), car le phénomène étant fondamentalement statistique, tout dépend de la population-mère : si les Blancs/Jaunes deviennent très minoritaires, voire disparaissent, ce ne sera évidemment plus le cas. Si dans cent ans,

il y a sur Terre 10 milliards de Noirs/métissés et 10 millions de Blancs/Jaunes, les génies ne seront plus Blancs/Jaunes, bien sûr. Mais ce phénomène aura été obtenu par quasi-ethnocide ou quasi-suicide (ou à la rigueur par la pratique d'un eugénisme différentiel puissant, mais cela semble moins probable).

Pourquoi ?

Si la plupart des gens influencés, le plus souvent inconsciemment, par la pensée cosmopolite, refusent de tenir pour vraie la différence d'intelligence Noirs/Blancs, c'est simplement parce qu'ils la tiennent pour impossible *par principe*. Nourris d'un égalitarisme de droit dont ils oublient que celui-ci n'est qu'une construction humaine arbitraire, et relève davantage du « wishful thinking » que de l'hypothèse scientifique vraisemblable, ils en viennent à ignorer que la nature précède la culture, et que la biologie continue de déterminer une part importante des comportements humains, et singulièrement d'en borner les capacités effectives.

Or la biologie n'a que faire de la justice ou de l'équité, elle se contente d'exister, amoral, telle qu'elle résulte de millénaires de façonnement par les lois de la nature, en particulier celles mises en évidence par la théorie de l'évolution naturelle des espèces.

Personne ne conteste qu'il est humainement impossible à un être humain non augmenté, quel qu'il soit, de courir le 100 mètres en moins de 5 secondes. Et peu de gens sont assez distraits pour ne pas observer que la très grande majorité des sprinters de niveau mondial ont une ascendance d'Afrique de l'Ouest, même si une observation aussi incontestable est déjà suffisamment « sensible », en ce qu'elle révèle de différences de capacités raciales attestées, pour être d'emblée reliée à un soupçon de suprémacisme racial, voire au Nazisme, ce qui en dit long sur l'étendue de l'impératif d'aveuglement en la matière (<https://www.theguardian.com/observer/osm/story/0,,328508,00.html>). Plus encore, dès qu'il s'agit de transposer ces évidences au domaine de l'intelligence, une forme de tabou semble ramener toute pensée rationnelle au postulat suivant : tous les groupes d'êtres humains *doivent* avoir la même capacité. Ce faisant, on confond une croyance, ou une profession de foi, avec une vérité établie ou même seulement un présupposé raisonnable. C'est la réalité qui est sommée de se plier à l'idéologie, et non l'inverse.

Or pourquoi en serait-il ainsi ? Les différentes races varient significativement par la taille moyenne du corps, le taux de matière grasse, la masse relative du squelette, le taux de testostérone, mais aussi le volume crânien et le nombre de neurones. Ces différences physiologiques ne sont pas forcément très importantes, pas plus de 10% le plus souvent, mais elles existent incontestablement. Pourquoi en irait-il autrement de l'intelligence ? Même si le

dualisme corps/esprit est une doctrine philosophique acceptable, rien ne permet de l'élever au rang de dogme incontestable, surtout à une époque où les progrès des sciences cognitives tendent à opérer une sorte de « retour au réel » en accordant une importance renouvelée au support *physique* des matrices de mémoire et de calcul, que celles-ci soient biologiques ou numériques.

Il semblerait que la position logique consiste au contraire à postuler *a priori* l'existence d'une différence d'intelligence dont on pourrait chercher objectivement à donner la mesure (ou encore à ne rien postuler en la matière, en s'arrêtant simplement à la réalité telle qu'elle se dessine à mesure des observations), quitte à en tirer *ensuite* des conclusions en matière politique ou morale. Mais postuler une égalité biologique *de principe* relève d'un dogmatisme déplacé n'augurant rien de bon quant à l'objectivité dans la suite du débat, d'une de ces confusions relevant de ce que Comte-Sponville, s'appuyant sur la théorie des ordres de Pascal, nomme l'angélisme, qui éloigne à coup sûr du dévoilement de la vérité.

L'origine des différences entre races est simple. Elle tient aux deux mécanismes principaux de l'évolution naturelle, bien connus notamment depuis les publications de Charles Darwin : la sélection de survie, et la sélection sexuelle.

L'espèce Homo Sapiens est apparue il y a environ 200000 ans, ce qui fait que 95% des mutations génétiques spontanées ayant pu l'affecter se sont produites avant la période historique, donc dans le contexte d'un milieu de vie relativement sauvage au sein duquel les mécanismes sélectifs

s'appliquaient au même titre que pour les autres espèces. Certaines de ces mutations, en fait toutes celles ayant eu lieu depuis le dernier goulet d'étranglement de l'espèce (parfois datée d'environ 100000 ans) ou son essor en dehors du foyer d'origine (parfois datée de 50000 ans pour la théorie « Out of Africa ») ont pu donner naissance à des débuts de spéciation qui ne sont pas allés jusqu'à l'émergence d'espèces nouvelles en tant que telles, peut-être du fait de l'interruption du processus par l'apparition de la culture et du monde moderne. Mais enfin, la différence du taux de mélanine dans le sang, par exemple, relève sans ambiguïté de mécanismes de sélection naturelle bien documentés, les peaux noires donnant un avantage adaptatif en milieu ensoleillé, et les peaux blanches permettant une meilleure survie en milieu moins exposé au soleil, et partant une plus large transmission des gènes déterminant ce trait. Il est tout à fait envisageable d'un point de vue théorique, même si cela est difficilement prouvable, surtout expérimentalement, que des différences d'intelligence aient pu apparaître comme traits adaptatifs plus ou moins avantageux en fonction des différences de milieu de vie. Par exemple, un milieu hostile mais en partie prévisible, supposant une anticipation des difficultés à venir et favorisant la seule survie de ceux capables d'y parvenir, peut expliquer le développement de facultés cognitives ou de dispositions psychologiques (mémoire, observation, ingéniosité, propension à différer la récompense) plus importantes au sein des populations humaines qui devaient l'affronter

(hypothèse de la sélection par les hivers froids de Lynn et Rushton, ni clairement prouvée, ni clairement réfutée, mais acceptable d'un point de vue théorique).

Ce principe du « struggle for life » fournit déjà une explication possible aux différences constatées. Mais il faut ajouter un second principe, potentiellement tout aussi important, et même davantage dès lors qu'on ajoute la dimension culturelle à l'équation : il s'agit d'un ensemble complexe mêlant sélection sexuelle (mécanisme naturel), stratégies de reproduction (mécanismes mi-naturel, mi-culturel) et pratiques matrimoniales et de filiation (mécanisme culturel).

Si l'on postule l'existence de variations entre les sociétés dans l'utilité, la reconnaissance ou la valorisation de l'intelligence, ainsi que la mise en place de systèmes matrimoniaux inégalitaires (certains individus étant encouragés, même seulement indirectement, à produire une descendance abondante, d'autres moins), alors il est facile d'expliquer l'existence de dynamiques potentiellement divergentes quant à l'évolution de l'intelligence.

Imaginons une première société, égalitaire, au sein de laquelle l'intelligence se répartit selon une distribution normale centrée en $QI=100$. Les régimes matrimoniaux homogènes n'entraînent, dans cette société, aucun changement significatif tendanciel de cette norme, les individus de tous les niveaux de QI ayant à peu près le même nombre de descendants. Cette société nous servira d'étalon.

Cas A - Soit maintenant une autre société, inégalitaire et valorisant l'intelligence, par exemple au travers de pratiques culturelles permettant la promotion sociale des savants et érudits (comme c'est par exemple le cas chez les juifs Ashkénazes), et/ou la relégation sociale des moins brillants (« idiots du village »). Imaginons par exemple que seuls les esprits les plus remarquables, disons les $QI > 140$ soient autorisés à accéder à la polygamie, tandis que les plus faibles sont employés dans des fonctions subalternes ou dangereuses réduisant leur descendance potentielle (esclaves, eunuques, soldats). Puisque le QI est en partie héritable (indépendamment de toute question d'environnement culturel qui, ici, jouerait d'ailleurs dans le même sens), de nombreux descendants à la génération suivante verraient leur QI se situer entre 100 et 120, soit la moyenne des parents ramenée vers la moyenne générale (en vertu des poids relatifs de l'hérabilité https://en.wikipedia.org/wiki/Heritability_of_IQ et de la règle de la régression vers la moyenne https://en.wikipedia.org/wiki/Regression_toward_the_mean). Ces descendants favorisés d'un QI moyen de, disons 110, se verraient mélangés, à la génération suivante, avec d'autres enfants issus de familles normales, et l'effet eugénistique se trouverait donc dilué. Mais il se traduirait sans doute tout de même par une hausse de quelques points, et bien entendu le phénomène se répéterait à la génération suivante.

La seconde société verrait ainsi son QI moyen progresser par comparaison à la première, sans

doute jusqu'à plafonner à un maximum difficile à améliorer, pour des raisons tenant à la limitation biologique de l'espèce, tant que celle-ci ne mute pas à proprement parler en une espèce indépendante.

Cas B - A l'inverse, certaines sociétés peuvent suivre des tendances dysgénétiques sans véritablement en prendre conscience. Pour comprendre ce phénomène, il faut postuler que, si les individus aux QI les plus faibles ont pu survivre dans le temps et transmettre leurs gènes, alors même qu'une intelligence plus faible constitue en général un handicap objectif pour l'accès au statut social, aux activités valorisantes, et *in fine* dans certains cas à la reproduction en vertu notamment des tendances hypergamiques des femmes dans les sociétés où celles-ci ont en partie le choix de leur partenaire, c'est peut-être parce qu'ils ont compensé leur faiblesse intellectuelle par une forte propension à la reproduction (instinct sexuel exacerbé, impulsivité). Par certains côtés, le syndrome du « Bad boy », substituant une hypergamie essentiellement physique à une hypergamie intellectuelle ou sociale, pourrait être relié à cette tendance. Il faut aussi envisager que la répartition des stratégies de reproduction (qu'on peut imaginer comme un *continuum* allant de R à K, selon le modèle de MacArthur et Wilson) peuvent en partie être encodées inconsciemment dans le comportement de certains individus (en particulier des mâles), par exemple directement au niveau du réglage hormonal par le système endocrinien, permettant à certains d'entre eux de compenser

leurs handicaps (dont par exemple un handicap d'intelligence) par une faculté à se reproduire plus vite et davantage. Dans tout milieu où existe une solidarité de groupe dépassant le strict cadre familial et où les ressources sont suffisantes, de telles stratégies, avantageuses au niveau individuel quoique désavantageuses au niveau collectif, peuvent permettre la survie et le développement d'individus moins aptes que la moyenne à tout point de vue à l'exclusion de leur propre reproduction, ce qui se traduit par une tendance à l'évolution dysgénique de l'ensemble de la population, qu'on peut interpréter comme une forme de parasitisme intégré.

Dans la réalité de l'histoire et des pratiques humaines, la dynamique des cas A et des cas B s'équilibre dans doute globalement, mais avec des variations tribales, ethniques ou régionales permettant tout de même l'apparition de différences structurelles effectives.

Tout ce raisonnement ne peut évidemment tenir que si l'intelligence est un trait significativement génétique, donc transmissible indépendamment de la dimension éducative et culturelle. Or ce point particulièrement contesté par les environmentalistes ne cesse d'être confirmé par les études sur l'héritabilité biologique du QI.

“Heritability is the proportion of phenotypic variance in a trait in a population that can be attributed to genetic factors. The heritability of g has been estimated to fall between 40 and 80 percent using twin, adoption, and other family study designs as well as molecular genetic methods. Estimates based on the totality of

evidence place the heritability of g at about 50%. It has been found to increase linearly with age. For example, a large study involving more than 11,000 pairs of twins from four countries reported the heritability of g to be 41 percent at age nine, 55 percent at age twelve, and 66 percent at age seventeen. Other studies have estimated that the heritability is as high as 80 percent in adulthood, although it may decline in old age. Most of the research on the heritability of g has been conducted in the United States and Western Europe, but studies in Russia (Moscow), the former East Germany, Japan, and rural India have yielded similar estimates of heritability as Western studies". ([https://en.wikipedia.org/wiki/G_factor_\(psychometrics\)](https://en.wikipedia.org/wiki/G_factor_(psychometrics)))

Les antiracistes affirment parfois que l'intelligence n'est pas génétique car on n'a pas pu isoler un gène précis de l'intelligence, et que le trait semble au mieux polygénique. Ce serait comme dire que le venin d'un serpent n'est pas dangereux parce qu'on n'est pas capable de donner sa composition chimique, même si ce serpent a déjà fait de nombreuses victimes. Le simple fait que l'intelligence soit héritable indépendamment des facteurs d'environnement (conséquence) prouve qu'elle a une origine génétique (cause), même si cette cause génétique n'est pas encore décrite dans le détail de sa composition. On a tout de même déjà pu identifier un certain nombre de gènes dont la prévalence est liée à la mesure du QI (<https://www.nature.com/articles/s41588-018->

0152-6), et même si une cartographie complète est encore hors de portée, cela ne veut pas dire pour autant qu'elle n'existe pas dans la réalité. De nombreux traits physiologiques sont polygéniques (c'est-à-dire que leur expression dépend de l'existence ou l'interaction de plusieurs gènes), à commencer par la taille du corps. Cela signifie-t-il que la taille n'est pas un facteur génétique, qu'on ne naît pas plus ou moins grand ? Bien sûr que non. Des facteurs d'environnement peuvent certes agir, notamment dans le cours du développement de l'enfant, pour influencer en partie cette donnée naturelle

(https://fr.wikipedia.org/wiki/H%C3%A9ritabilit%C3%A9#H%C3%A9ritabilit%C3%A9_vs_mal%C3%A9abilit%C3%A9), mais il n'en demeure pas moins qu'elle reste en grande partie héréditaire.

Sur ce sujet, il est d'ailleurs intéressant de noter que, dans le cas de l'intelligence comme dans celui de la taille, l'impact de l'environnement semble en partie asymétrique : de mauvaises conditions alimentaires peuvent, par exemple, limiter la croissance corporelle (rachitisme) et intellectuelle (l'évolution des conditions alimentaires, notamment dans la petite enfance, étant souvent citées comme l'une des causes principales de l'effet Flynn). Mais elles n'ont qu'un pouvoir limité à la hausse. Une fois que de bonnes conditions de santé sont réunies, chaque individu peut révéler la totalité de son potentiel, mais pas plus, et c'est alors que les différences génétiques entre groupes s'expriment avec le maximum de clarté. C'est d'ailleurs l'une des

raisons qui pourraient expliquer la saturation de l'effet Flynn en Occident depuis une trentaine d'années.

<https://www.nature.com/articles/s41588-018-0152-6> . C'est aussi l'une des raisons qui fait que des politiques anti-dysgéniques seraient susceptibles d'avoir des effets plus marqués que des politiques eugénistes.

Une telle tendance pourrait par ailleurs signifier que si l'effet Flynn traduit une augmentation de moyenne par une diminution des valeurs anormalement faibles liées à des variables d'environnement (carences), celui-ci est peut-être tout à fait indifférent aux valeurs anormalement élevées : en d'autres termes, même si le QI moyen a augmenté au cours du XXème siècle, cela ne signifie nullement que la société soit capable de produire désormais, en proportion, davantage de génies.

Et alors ?

Il existe de nombreuses conséquences à ces différences d'intelligence que les Tartuffe du conformisme ambiant ne sauraient voir, malgré l'évidence de leurs manifestations.

Par exemple, même si cela peut sembler anecdotique à l'échelle de la question soulevée, on peut remarquer qu'aucun joueur Noir de l'histoire des échecs ne fait partie des... mille meilleurs joueurs mondiaux (en 2020). Faites un test : posez la question à vos proches; qu'en pensent-ils avant que vous leur donniez la réponse ? La plupart des gens qui connaissent le jeu d'échec, même de loin, savent que les meilleurs joueurs de l'histoire ont

souvent été d'origine Russe ou Européenne, avec quelques prolongements vers l'Asie centrale ou l'Inde. Mais qu'en est-il du meilleur joueur Noir : s'est-il classé parmi les dix meilleurs, les cent meilleurs toutes époques confondues? Non, vous avez bien lu : il s'agit bien des *mille* meilleurs (en 2000, Maurice Ashley a été classé 496^{ème} de l'année, en 2012, Pontus Carlsson a fait un peu mieux en termes de classement ELO). Et même s'il est possible qu'un individu d'exception apparaisse prochainement pour déjouer cette statistique, comme Tanitoluwa Adewumi, il ne s'agira alors précisément que d'une exception, compte tenu de la dimension du phénomène.

La stratégie de défense des environmentalistes face à cette réalité est en général la suivante : s'agissant d'un jeu de loisir, les échecs peuvent être considérés principalement comme un phénomène culturel ; la base des participants Noirs n'est donc pas la même que celle des participants Blancs, donc on ne saurait conclure. Très bien, mais outre que l'argument serait hors de proportion avec le constat objectif (même s'il y a *vingt fois* moins de pratique chez les Noirs à la base, ce qui n'est probablement pas le cas, pourquoi dans ce cas faudrait-il aller jusqu'au-delà du *millième* en termes de classement ?), il serait assez facile de lui opposer les nombreux contre-exemples de joueurs d'origine ou de nationalité Chinoise ou Japonaise (mais aussi Indienne ou Iranienne), zones culturelles où le Go ou le Shogi dominant pourtant, qui ont pu accéder à des positions dans le Top-ten du classement mondial.

Prenons un second exemple dans un domaine indépendant du premier : parmi les centaines de bénéficiaires de l'histoire, depuis son origine jusqu'en 2020, il n'y a *aucun Noir* ayant reçu un prix Nobel scientifique, à l'exception d'Arthur Lewis en économie, domaine dont le statut scientifique peut être d'autant plus discuté qu'en l'espèce, ce sont des travaux à caractère peu quantitatifs (économie du développement) qui ont été récompensés. On pourrait bien sûr supposer que les Noirs sont victimes d'un ostracisme les écartant systématiquement de ce type de récompenses (hypothèse du racisme systémique), mais l'objectivité conduit plutôt à postuler l'effet inverse sachant que les seules récompenses obtenues par des Noirs l'ont précisément été dans des domaines plus subjectifs où les facteurs politiques sont susceptibles d'interférer, comme le Prix Nobel de littérature (3 lauréats) et plus encore le Prix Nobel de la paix (10 lauréats). Même les commentateurs qui déplorent un tel état de fait (pour des raisons morales qui n'ont rien à voir avec l'impératif de description objective de la réalité) sont obligés de le reconnaître (<https://phys.org/news/2018-10-black-scientist-won-nobel-bad.html>).

Nous n'avons pris ici que deux exemples ponctuels (les échecs et les prix Nobel) mais les mêmes différences se retrouvent, et toujours dans le sens prescrit par la différence de QI, dans les résultats des olympiades de mathématiques ou de concours de programmation ; mais aussi pour les évaluations de niveau scolaire moyen sur différentes classes d'âge (avec un effet plus

marqué au fur et à mesure que l'âge augmente), et en conséquence partielle pour la réussite universitaire, le succès professionnel et le niveau de revenus. Nous n'avons en revanche trouvé aucun contre-exemple d'activité ou de critères sociaux fortement reliés à l'intelligence qui illustrerait une supériorité des Noirs sur les Blancs, ou même une simple égalité.

La réalité dépourvue de tout présupposé idéologique, de tout biais de subjectivité, de toute position partisane, est donc que les Noirs sont moins intelligents que les Blancs. Toute politique éducative, sociale ou migratoire ignorant cette réalité, même et surtout au nom des bons sentiments, risque de sombrer dans l'aveuglement idéologique, donc l'approximation et l'inefficacité, rappelant l'épisode de la politique agricole inspirée par Lyssenko qui a pu, avec les encouragements de Staline, affamer des millions de personnes pendant que son concurrent scientifique, Nikolai Vavilov, mourrait en prison. Face à ce constat, les principales options politiques actuellement envisagées sont les suivantes :

- Ou bien on laisse, sans intervenir, le phénomène de différences de capacités dérouler ses conséquences dans les domaines éducatifs, professionnels, économiques et sociaux, et l'on risque de voir se développer une société à deux vitesses, avec une nette majorité de Blancs et de Jaunes aux postes les plus complexes et les mieux rémunérés (et ceci d'autant plus qu'on se rapproche du sommet de la

hiérarchie), et une sur-représentation plus diffuse de Noirs dans les postes subalternes (l'inégalité de proportions s'expliquant par le caractère pyramidal de la structure hiérarchique dans une société donnée), s'accompagnant en outre d'une répartition géographique et urbaine hétérogène (tendance à la ghettoïsation d'un côté, au White Flight de l'autre). Cela peut dans une certaine mesure fonctionner si les uns et les autres admettent l'asymétrie de la situation (situation d'apartheid de fait, vie de type post-colonial comme on l'a connue par exemple dans les années 2000 en Afrique-du-Sud), mais se révèle frontalement incompatible avec l'objectif cosmopolite du mélange équilibré, et risque de provoquer un sentiment d'injustice et des mouvements de révolte qui n'existeraient pas si les populations étaient restées séparées (mouvement des droits civiques, Black Lives Matter) ou si l'idéal égalitariste n'avait à ce point réussi à imposer son magistère moral.

- Ou bien on reconnaît le phénomène pour le regretter et en contrarier l'expression par des politiques de discrimination positive appelées à durer aussi longtemps que la cause existe, soit potentiellement indéfiniment si les différences sont biologiques et tant que le métissage

complet n'est pas réalisé. Les mesures d'« affirmative action » existent aux USA depuis plus de 50 ans, mais l'écart de réussite éducative ne se réduit plus depuis une trentaine d'années. Cela revient à admettre qu'il faille distribuer structurellement des privilèges artificiels en raison de la race : il s'agit donc très littéralement de politiques racistes (même s'il s'agit en l'espèce d'un racisme inversé, un racisme dysgénique ou compensatoire, en quelque sorte, profitant aux moins doués), contraires dans les moyens employés aux buts officiellement visés en Occident par des gouvernements prétendant lutter vigoureusement contre toute forme de discrimination, et même à l'hypothèse –fausse mais tenue par eux pour vraie, au moins officiellement- d'une égalité de capacités de départ. La contradiction est d'ailleurs rendue évidente par le vocabulaire : comment pourrait-on accepter le principe d'une « discrimination positive » si on refuse la discrimination en général ? Au motif qu'elle serait positive ? C'est peu convaincant : si une discrimination est positive pour les uns (Noirs, étrangers, handicapés) elle est négative pour les autres (Blancs, Jaunes, nationaux, valides). On pourrait objecter que le but est de rétablir des chances équitables pour

tous indépendamment de leur « donne » de départ, mais dans ce cas, il s'agit de politiques égalitaristes risquant de voir se multiplier, dans les zones où elles sont pratiquées et en l'absence de frontières, l'afflux massif de démunis attirés par l'avantage qu'ils peuvent tirer sans effort de la simple compensation de leur condition par l'existence de plus nantis qu'eux : on voit mal comment un tel système pourrait produire une société globalement fonctionnelle et compétitive par rapport à d'hypothétiques sociétés voisines indifférentes à un tel système de compensation. Un tel mouvement ne pourrait donc être que mondial ou contre-productif, ce qui pose de gros problèmes d'organisation politique. De telles mesures sont en outre susceptibles d'entretenir la conscience de race, puisque celle-ci a des conséquences effectives sur les aides dont on peut bénéficier, ainsi que le ressentiment mutuel, les Noirs étant amenés à la prise de conscience d'une forme d'infériorité naturelle, les Blancs et les Jaunes à celle d'une injustice de traitement artificielle.

- Ou bien on refuse l'évidence des différences de capacités au risque de l'aveuglement ou du mensonge, en s'aidant à la fois d'un arsenal juridique limitant la liberté d'expression et d'outils

de conditionnement social érigeant l'antiracisme en valeur cardinale. C'est la stratégie typiquement mise en œuvre aujourd'hui dans les médias officiels et « mainstream », mais aussi, par la force de l'autocensure, jusque dans les publications supposément neutres : on peut citer l'article Wikipédia sur les différences raciales de succès scolaire aux USA (version de mai 2020) : parmi les onze explications possibles de l'écart constaté, pas une ne mentionne les différences cognitives innées entre Noirs, Blancs et Jaunes alors qu'il s'agit de l'explication la plus simple et la plus naturelle, au demeurant parfaitement connue des spécialistes, si l'on fait abstraction des préjugés égalitaristes, puisqu'on connaît d'une part la corrélation entre race et QI, et d'autre part celle entre QI et réussite scolaire

https://en.wikipedia.org/wiki/Racial_achievement_gap_in_the_United_States#Theories_on_the_Origin_of_the_Racial_Achievement_Gap . Sur n'importe quel autre sujet neutre, comme les performances en vol de différentes espèces de mouches, ou l'efficacité de certains moteurs électriques, l'affaire aurait été réglée par consensus sans le moindre trouble. Parallèlement à cet effort de conditionnement de l'opinion, le pouvoir

encourage la pratique de la mixité et du métissage, par la propagande publicitaire et idéologique à l'intérieur des sociétés d'origine européenne, tout en favorisant les migrations intercontinentales de nature à provoquer des mélanges irréversibles, de sorte que toute possibilité de retour en arrière devienne chaque jour plus difficile. Cela se traduit en particulier par les outrances de la pensée Woke jusqu'à un niveau peu imaginable seulement quelques années auparavant, et que certains commentateurs, évidemment classés à l'extrême droite par leurs adversaires, ont bien mis en lumière (série I-médias sur TV Libertés, chaîne Youtube du Lapin du Futur).

Ces trois stratégies de réponse, utilisées conjointement ou alternativement en Occident depuis des décennies, n'ont mené à aucune amélioration notoire de la situation :

- 1) Alors que les politiques de discrimination positive ne font plus régresser les inégalités sociales autrement que, dans certains domaines, par l'obligation *légale* de représentation des minorités, leurs défenseurs en tirent une conclusion inversée en prétendant que c'est leur *insuffisance* qui cause les problèmes, conduisant à une surenchère analogue à celle des militants communistes d'autrefois qui prétendaient, même après

les purges staliniennes, que c'était l'insuffisance des mesures prises, et non les mesures prises elles-mêmes, qui causaient l'échec du régime.

- 2) Et pourtant des inégalités demeurent dans les domaines où on ne peut pas faire l'économie de l'intelligence (mathématiques, science, programmation informatique, enseignement supérieur), inégalités si contraires dans leur réalité au postulat égalitariste théorique défendu par les autorités qu'elles créent une frustration qui se transforme en rancœur et en sentiment d'injustice (dénonciation vindicative d'un supposé racisme systémique dont la permanence des différences constatées seraient la preuve incontestable, puisque l'hypothèse d'une différence de capacité antérieure n'est, pour sa part, jamais envisagée).
- 3) La stratégie de l'aveuglement mène à une forme de négationnisme politiquement correct de la réalité qui se renforce au point de ressembler de plus en plus à un totalitarisme intellectuel, que Philippe Muray a rattaché avec talent à la notion d'« Empire du Bien ».

Face à l'échec de cette démarche, on pourrait au minimum remettre en question le dogme égalitariste/cosmopolite, pour étudier ou discuter plutôt, à parité d'estime et de considération, la proposition ethno-différentialiste consistant, au

profit de tous, à admettre et/ou organiser et/ou retourner à des regroupements éducatifs, culturels et civilisationnels recoupant les grandes divisions raciales de l'humanité, chaque groupe restant libre de ses valeurs, de ses normes, de la production de ses élites propres, et *in fine* de son développement, avec ou sans le concours des groupes voisins. Cette option présente des avantages et des inconvénients différents de ceux caractérisant la situation actuelle, mais cette dernière semblant conduire à l'impasse, toute proposition alternative mérite d'être sérieusement étudiée, sans qu'il soit à aucun moment dans la démarche question d'appel à la stigmatisation ou à la haine.

Citons quelques exemples de phénomènes qui pourraient gagner à être envisagés sans les œillères du politiquement correct.

Du fait des dynamiques démographiques en cours, il est presque inévitable que l'Afrique voie son part augmenter considérablement dans la population mondiale dans les prochaines décennies, passant d'environ 14% en 2000 à peut-être 38% en 2100 selon les projections actuelles relayées par Wikipédia (https://en.wikipedia.org/wiki/Demographics_of_Africa). Une telle augmentation pourrait avoir pour effet une baisse mondiale de QI moyen de l'ordre de 5 points. Une baisse de QI est également à prévoir, pour les mêmes raisons, dans les pays européens ou asiatiques ouverts aux migrations africaines, alors même que la corrélation entre PIB et QI est parfaitement établie au niveau mondial. Et ce qui se produit au niveau des pays ou des continents est aussi vrai au niveau individuel :

dans les pays principalement Blancs, les unions mixtes conduisent à la naissances d'enfants en moyenne moins doués que les autres, sans que les parents soient avertis, pour des raisons idéologiques, de ce phénomène pourtant connu des spécialistes du domaine, et potentiellement déterminant dans le choix de la parentalité. Faut-il taire, ignorer, se préparer, ou agir sur ces phénomènes ? Et si oui, comment ? Faut-il au contraire les considérer comme paradoxalement souhaitables au moment où l'intelligence artificielle promet, ou bien de nous assister de capacités accrues, ou bien de nous concurrencer dans ce que nous croyions être le propre de l'homme, rendant peut-être l'intelligence humaine moins déterminante dans la marche vers le futur ? Notre espèce commune porte le nom d' « Homo Sapiens », ce qui suffit à démontrer l'importance que nous accordons à nos aptitudes cognitives dans la définition de nous-mêmes. Peut-être serait-il temps de nous en rappeler avant qu'il ne soit trop tard.

Annexe 1 – L’existence de races, un exercice pratique

Si les races, définies comme catégories de population pouvant être aisément distinguées les unes des autres par certains traits phénotypiques, n’existaient pas, il n’y aurait qu’une chance sur 5775 pour que deux personnes différents donnent spontanément le même regroupement en 4 groupes de 4 personnes à ce genre de séries de photographies, qui montrent 12 personnes de même sexe, de niveau éducatif et social voisin (politiciens de niveau national), vêtus du même genre d’habits (costume, chemise, cravate) et dépourvus d’accessoires culturels particuliers.

(démonstration : une fois le premier de la première catégorie fixé arbitrairement, il y a $3/11$, $2/10$ et $1/9$ chances de trouver les seconds, troisième et quatrième de la même catégorie ; puis une fois le premier de la seconde catégorie fixé arbitrairement, il y a $3/7$, $2/6$ et $1/5$ chances de trouver les seconds, troisième et quatrième de cette catégorie, les quatre éléments restants se retrouvent regroupés de fait.

Pourtant l’expérience montre que presque tout le monde réalise le tri de la même manière. Faites l’expérience : demandez à trois personnes de votre entourage de faire l’exercice. Si les trois donnent la même classification, bravo : il n’y avait qu’une chance sur 5775 à la puissance 2, soit une chance sur 25 millions, que cela se produise.

Pourtant il y aura toujours des environnementalistes pour proclamer contre toute

raison que la race n'est qu'un construit culturel, et surtout des médias complaisants pour les laisser exprimer cette contre-vérité, en disqualifiant comme extrémistes ceux qui, comme Rushton, Murray ou Jensen, ne nient nullement la dimension culturelle de la question raciale ni les biais de stéréotype qui peuvent l'accompagner, mais affirment simplement avec force en complément l'existence d'une part biologique complémentaire et irréductible. La chose paraîtra peut-être un jour difficile à croire, mais j'invite d'éventuels incrédules du futur à se plonger dans les archives des années 2000 pour bien comprendre les mécanismes argumentatifs et le déni de réalité du gauchisme : oui, les influenceurs les plus importants du moment ont pu à ce point nier l'évidence qu'ils ont professé avec véhémence que les races n'existaient pas, que les catégories de populations n'étaient que des construits sociaux dépourvus de base scientifique, que la population humaine était essentiellement métissée, etc. De Lesquen avait beau les démentir d'une seule phrase simple en répétant que l'existence des races était un constat d'observation élémentaire confirmé par la méthode scientifique, cela n'a rien changé au fait que les représentants – parfois sans le savoir- de la gauche morale seuls, ou presque seuls, avaient le monopole du contrôle de l'opinion.

Si l'on trouve que les photographies choisies sont tendancieuses, on peut bien sûr répéter l'expérience avec n'importe quelle série de personnes définies comme très majoritairement

(plus de 90%) d'origine Africaine, Européenne ou Est-asiatique.



Annexe 2 - Pourquoi le grand public ignore-t-il les différences de capacité cognitives entre races ?

Alors qu'on peut considérer la différence moyenne d'intelligence entre Noirs et Blancs comme établie sur le plan scientifique, comment expliquer que le grand public soit si réticent à accepter cette réalité ? Nous pouvons imaginer quatre raisons :

- La première est évidente et tient simplement au poids du conditionnement social, autrement dit de la propagande d'Etat, qui s'étend à la propagande du système global (ONG, instances internationales, multinationales des communications). On peut renvoyer, sur cette question, aux travaux de la fondation Polémia, pour le recensement et l'analyse de nombreux faits documentés sur le sujet. Ce conditionnement social tend d'abord à empêcher les gens de penser librement la question raciale, puis il établit une véritable barrière à l'expression de vérités même incontestables sur le sujet. Le système médiatique a montré sa puissance à détruire l'image de personnes aussi incontestables que des prix Nobel (William Shockley, James Watson) presque exclusivement par la condamnation morale automatique et sans

recourir à l'argumentation de fond, si bien que les anonymes, même éclairés, peuvent éprouver une réelle appréhension à l'idée d'exprimer ce qu'ils savent sur la question (sans même parler de ce qu'ils croient). Il n'est pas facile d'accepter la perspective d'une forme d'ostracisme généralisé immédiat pour une cause dont les effets, pour néfastes qu'ils soient, se produisent davantage dans le long terme et à l'échelle de la société en général que dans le court terme et l'environnement immédiat de chaque individu particulier.

- La seconde tient à la grande difficulté qu'il y a à penser ou exprimer une opinion pouvant concerner des proches (amis, famille) d'une autre race ou métissés. Il peut exister une forme plus ou moins consciente d'autocensure concernant toute affirmation qui pourrait être tenue pour raciste, se déclenchant plus ou moins facilement selon qu'on est plus ou moins entourés de personnes d'origine étrangère, ou liées à elles. C'est la raison pour laquelle on peut estimer qu'il existe une course de vitesse entre l'opinion publique et les forces cosmopolites qui visent à accélérer un métissage irréversible empêchant progressivement la dénonciation ou la résolution du problème, jusqu'à un seuil de non-retour. Cette politique de la terre brûlée, pour détestable

qu'elle soit, pourra sans doute être en partie combattue par la capacité de tous, Blancs, Noirs et surtout métis, à prendre connaissance du problème dans ce qu'il a de global. En tant que Blanc, on peut parfaitement admettre que les Jaunes, plus intelligents en moyenne, soient réticents à se métisser avec d'autres. Pourquoi en irait-il autrement des autres races ? Les antiracistes sont-ils au fond si méprisants vis-à-vis des Noirs qu'ils ne les croient *même pas* capables de cela ? Un message de vérité s'adresse potentiellement à tous, sans distinction de mérite ou de considération.

- La troisième tient à un effet de perspective tenant au regroupement non représentatif de la population qui se fait dans l'environnement social d'un individu donné. Par exemple, un Polytechnicien Blanc aura sans doute davantage l'occasion de fréquenter, parmi les étudiants Noirs qu'il connaît, quelques-uns des rares Noirs qui sont Polytechniciens comme lui. Son expérience personnelle lui enseignera donc qu'il existe des Noirs remarquablement brillants sur le plan scolaire (ce que personne de sensé ne conteste au demeurant) sans pour autant être à même de lui donner une juste évaluation de leur proportion en comparaison de la population totale,

puisque lui-même ne peut vivre à la fois dans plusieurs classes éducatives différentes. Par ailleurs, même si cela ne l'empêche pas d'avoir des conséquences importantes sur le parcours individuel de chacun, attestable par sa forte corrélation avec un grand nombre de facteurs sociaux, le QI n'est pas forcément visible dans la vie réelle, on ne connaît pas bien le QI de ses proches, de ses voisins, des gens plus ou moins sympathiques qu'on fréquente au quotidien. La sociologie ne saurait s'apprécier au travers d'expériences empiriques particulières et floues, il lui faut au contraire un cadre scientifique précis et un appareil statistique fiable.

- Une bonne part des occasions d'expériences de mixité raciale se produisent dans le jeune âge des individus (école, sport, activités de loisir). Or dans ce cadre spécifique, un autre élément est de nature à troubler le jugement : les enfants Noirs bénéficiant d'une maturation plus rapide que les enfants Jaunes ou Blancs, les différences moyennes d'intelligence sont moins apparentes dans le cours de la petite enfance ; et un tel effet s'observe aussi en fonction du sexe. Typiquement, une écolière Noire peut avoir en moyenne deux ou trois ans d'avance de développement physiologique sur un écolier Blanc, et cette précocité

compense temporairement la différence de potentiel final. La régression vers la moyenne génétique de la population se fait principalement à l'âge adulte, voire augmente presque continuellement avec l'âge jusqu'à la fin de la vie, comme de nombreuses études scientifiques ont également pu le démontrer concernant la corrélation parents/enfants ou la pondération des facteurs d'environnement par rapport aux facteurs héréditaires (effet qui porte le nom d'effet Wilson).

Annexe 3 – Différentes stratégies de contrôle de l'opinion appliquées à la question raciale

L'interdiction pure et simple

La France encadre sévèrement les statistiques ethniques, limitant en cela les études scientifiques sur le domaine..

La France interdit également les tests ADN donnant une information sur l'origine géographique/raciale des personnes, même si ce test est commandé par la personne elle-même (cet achat est passible d'une amende de 3750 euros en 2020).



La stratégie de la noyade

L'article de Wikipédia consacré au coeur du sujet (https://en.wikipedia.org/wiki/Race_and_intelligence), réussit l'exploit de diluer le fait central (qu'on peut pourtant qualifier de "elephant in the room"), à savoir la différence établie de QI entre Noirs et Blancs/jaunes en n'y consacrant que 5 lignes, elles-mêmes diluées par une critique partisane au sein de la même section, sur les 400 lignes que comporte l'article. L'article accorde une importance beaucoup plus grande au caractère controversé ou polémique de la question, au risque de créer confusion ou intimidation.

La stratégie de l'inversion polémique

Dès lors que certaines affirmations ne plaisent pas, elles ne sont pas déclarées fausses ni même directement scandaleuses, mais simplement « polémiques ». Mais qui crée la polémique, et dans quel but ? Si quelqu'un affirme que $2+2=4$, un contradicteur n'aurait pas forcément intérêt à entamer un débat argumenté sur le sujet, mais plutôt à relayer plusieurs voix prétendant pour certaines qu'elle est discutable, pour d'autres qu'elle est blessante, pour d'autres encore qu'elle doit être englobée dans un point de vue plus global et surtout pour les influents qu'elle est fondamentalement polémique puisque personne ne semble d'accord sur la question. L'idée est donc de créer ou de faire créer de toute pièce une polémique, et de suggérer ensuite que la faute de cette polémique revient à l'énoncé initial « $2+2=4$ ». C'est une stratégie plus subtile mais peut-être aussi plus efficace, au moins à grande échelle, que celle de la terreur, illustrée par l'approche d'O'Brien dans *1984*.

Le parti pris dans l'accès aux grands médias

Il s'agit d'un sujet difficile à traiter avec objectivité, nous ne donnerons donc qu'un exemple parmi d'autres de cette propagande, en admettant que seul un travail supplémentaire structuré permettrait d'établir le bienfondé de cette thèse, qu'on peut tout de même relier au biais progressiste existant dans les grands médias, par exemple aux USA

(https://en.wikipedia.org/wiki/Media_bias_in_the_United_States#Liberal). Harriet Washington peut ainsi écrire, dans une revue Mainstream (Forbes,

<https://www.forbes.com/sites/quora/2019/08/14/statistics-show-iq-disparities-between-races-heres-what-that-really-means/#284714904490>) des

contre-vérités aussi flagrantes que « There is no such thing as biological race; it is a social invention » ou « For practical purposes I write as if race is real to facilitate communication, but it is not. » Pourrait-on imaginer les affirmations contraposées « Race is a biological fact, not a social invention », ou « Race is real », pourtant exactes, relayées avec autant d'assurance auprès du grand public ?

La stratégie du biais de sélection

Voici un exemple tiré de Wikipédia, utilisé pour discréditer le livre de Lynn et Vanhanen « IQ and the wealth of nations » .

https://fr.wikipedia.org/wiki/IQ_and_the_Wealth_of_Nations#:~:text=Les%20auteurs%20interpr%C3%A8tent%20cette%20corr%C3%A9lation,s%20erait%20le%20moteur%20du%20d%C3%A9veloppement.

Le paragraphe de conclusion est le suivant ; il s'agit d'un modèle du genre en termes d'affirmations trompeuses qu'on ne peut cependant tenir pour fausses. On aurait sans doute pu trouver des centaines d'autres citations, abondant dans le même sens ou non, mieux formulées ou non, à la place de celle-ci. Le fait même qu'une citation comme celle-ci ait été sélectionnée, puis validée par la communauté de Wikipédia nous semble significatif :

« Selon Franck Ramus : «Il y a consensus scientifique pour dire que des facteurs environnementaux expliquent au moins une large part des différences de QI nationaux [a]. Il n'y a pas de consensus scientifique sur la question de savoir si une part résiduelle de ces différences peut être expliquée par des différences génétiques [b]. Certains chercheurs, affirment que c'est le cas, sans preuve [c]. Beaucoup affirment que non, et considèrent que ces différences sont déjà parfaitement expliquées par les différences de facteurs environnementaux [d]». » [Note : cette citation est extraite d'un article de Libération publié en 2019, lui-même mentionnant cet extrait en tant que communication directe de Ramus à la journaliste auteur de l'article. https://www.liberation.fr/checknews/2019/11/14/la-carte-mondiale-des-qi-relayee-par-des-comptes-d-extreme-droite-a-t-elle-une-valeur-scientifique_1754773/]

[a] – Ce n'est pas parce qu' « au moins une large part » d'un phénomène s'explique par certains facteurs que d'autres facteurs n'ont pas

d'importance, surtout si c'est la combinaison qui compte.

[b] – Il suffit qu'il existe quelques scientifiques, même isolés, qui défendent une position très particulière pour qu'il n'y ait pas consensus. Si l'on devait attendre un consensus pour prendre une décision, on ne prendrait jamais de décision sur un sujet difficile ou délicat.

[c] – Une telle phrase n'a aucune utilité, elle est vraie sur virtuellement tous les sujets imaginables. Ce n'est pas parce qu'il existe des gens qui affirment quelque chose sans preuve que leur affirmation est fautive. Cela signifie seulement qu'on doit négliger leur avis. Cela n'empêche pas la même affirmation puisse être affirmée, cette fois avec des preuves, par d'autres.

[d] – L'opposition de « certains » et de « beaucoup » laisse à penser que la position majoritaire est que les différences sont « parfaitement expliquées » par les facteurs environnementaux et ne laissent aucune place (« affirment que non ») aux facteurs génétiques.

Nous ne nous intéresserons pas ici directement à la réalité de la question, tout en observant que les recherches reliant directement la génétique à l'intelligence ont mis en évidence, au moins à l'échelle individuelle, un lien de cause à effet petit, mais incontestable (dans *The new genetics of intelligence*

<https://www.nature.com/articles/nrg.2017.104#Abs3> , Robert Plomin mentionne une valeur de 4% pour les scores polygéniques GWAS déjà identifiés, mais ce score ne peut aller que croissant au fur et à mesure de la sophistication du génie

génétique). Nous nous intéresserons simplement à l'enquête d'opinion la plus complète sur le sujet, publiée en 2016, soit 3 ans avant la publication de l'article de Libération (Survey of Expert Opinion on Intelligence: Causes of International Differences in Cognitive Ability Tests, Heiner Rindermann,^{1,*} David Becker,¹ and Thomas R. Coyle, *Front Psychol.* 2016; 7: 399, <https://www.ncbi.nlm.nih.gov/pmc/articles/PMC4804158/>), concernant les convictions personnelles des experts, soit ce qu'on peut rapprocher le plus de la notion de « consensus scientifique ». Or de cette enquête il ressort que « Genes were rated as the most important cause (17%), followed by educational quality (11.44%), health (10.88%), and educational quantity (10.20%) (Table 1). The sum of both education factors yielded the highest rating (21.64%). Of all factors, genes had by far the largest standard deviation (SD = 23.85; all other factors, SD < 10), indicating disagreement about the importance of genetic influences. Only 5 of 71 experts (7%) who responded to the genetic item thought that genes had no influence. If non-responses to the genetic item are converted to 0% (4 additional experts), 13% of experts doubted any genetic influence. The frequency of zero-percentage-ratings was larger for genes than for culture or education (about 1%), but experts who believed that genes had no influence were a minority: Around 90% of experts believed that genes had at least some influence on cross-national differences in cognitive ability.”

Encore s'agit-il d'une étude portant sur les différences internationales et non raciales, ce qui a sans doute pour effet de minorer la part de variance attribuée à la génétique, sachant que plusieurs des pays étudiés comprenaient une composante multi-ethnique grandissante (Amérique du Nord, Europe). En somme, cette recherche contredit frontalement la conclusion de Ramus, qui a pourtant été retenue par Wikipédia. Ces défauts assez évidents font que le choix partisan de cette citation peut en réalité être considérée comme plutôt contre-productif pour des lecteurs à fort esprit critique, en ce que sa faiblesse argumentative aurait plutôt tendance à jeter le doute sur la position défendue, et que l'approfondissement de la question lui donne tort. Si elle a malgré tout été retenue, parmi des milliers d'autres possibles, peut-être est-ce en raison de sa valeur de propagande sur une grande quantité de lecteurs peu critiques, supportée par l'argument d'autorité que représente la validation par Wikipédia. Il s'agirait donc d'un outil d'hégémonie culturelle davantage que d'un travail sincère de vulgarisation au service de la vérité.

Annexe 4 – Cas d'école : le lynchage médiatique de James Watson, ou le retour des dévots

Ce n'est qu'après que le titre de ce texte ait été arrêté qu'il a été constaté, à la suite d'une recherche sur Internet, que sa formulation était presque la même que celle que le journal « The Independent » avait utilisée pour faire le gros titre



à propos d'un entretien avec James Watson en octobre 2007.

Quand on connaît le lynchage médiatico-juridique que cet entretien a valu à l'ancien prix Nobel, il y a de quoi être inquiet au sujet du présent texte si celui-ci venait à recevoir une publicité

comparable. Mais c'est sans doute le prix à payer pour oser affronter l'un des tabous les plus puissants de l'époque.

Pour que les lecteurs puissent se faire une idée objective de l'ostracisation dont Watson a été l'objet, voici une sélection de ses déclarations considérées comme les plus polémiques, et des réactions que ces déclarations ont pu susciter dans la presse. La plupart des déclarations de Watson sont de courts extraits d'échanges relativement courtois avec des journalistes venus interviewer le Prix Nobel à un âge avancé (79 ans pour l'interview de 2007, 89 pour la série de six interviews de 2017). Les interviews avant montage ont abordé des sujets beaucoup plus généraux et duré bien plus longtemps que les courts extraits, toujours les mêmes, qui ont ensuite été repris dans la presse, dénotant un étonnant mimétisme de la condamnation morale.

Ce qu'on reproche à James Watson tient pour l'essentiel en cinq phrases (sur les centaines de pages de ses productions écrites et de recherches, et les centaines de phrases prononcées lors de ses interviews) :

Tout d'abord, Watson a défendu des thèses eugénistes, en estimant que la "stupidité" pourrait un jour être évitée grâce au génie génétique ; dans un ordre d'idées voisin, il a affirmé que « People say it would be terrible if we made all girls pretty. I think it would great », et indiqué qu'à son avis « a woman should have the right to abort her unborn child if tests could determine it would be homosexual. » (il a ensuite précisé que le choix de la caractéristique "homosexual" était arbitraire, et

qu'il aurait aussi bien pu dire "heterosexual", le but de son affirmation étant simplement de défendre la liberté de choix de la mère de sélectionner différentes caractéristiques liées aux gènes). Pour contestables qu'elles soient, ces vues étaient présentées comme des opinions personnelles dont on ne peut pas dire qu'elles soient spécialement vraies ou fausses, simplement qu'elles sont contraires à l'idéologie dominante en Occident.

Ensuite, Watson a dit, s'agissant des Africains: "All our social policies are based on the fact that their intelligence is the same as ours - whereas all the testing says not really" ce qui est factuellement incontestable (concernant la seconde partie, polémique, de la phrase ; concernant la première partie, c'est plus discutable, mais ce n'est sans doute pas elle qui pose problème).

Enfin, Watson a dit qu'il existait un désir naturel que tous les hommes soient égaux avant d'ajouter que "people who have to deal with black employees find this not true", ce qui est sans doute invérifiable si l'on prend le terme « people » au premier degré (dans le sens « les gens »), mais factuellement vrai si on le prend moins littéralement (« des gens »), mais peut dans tous les cas être considéré comme maladroit et/ou désobligeant.

En réponse à la question de savoir si son opinion avait changé sur la question des rapports entre race et intelligence, Watson a répondu: "Not at all. I would like for them to have changed, that there be new knowledge that says that your nurture is much more important than nature. But I haven't seen any

knowledge. And there's a difference on the average between blacks and whites on I.Q. tests. I would say the difference is, it's genetic.”

Quand on écoute l'enregistrement sonore de l'interview, on observe que la fin de la phrase est prononcée sur un ton un peu hésitant, avec une mauvaise articulation. Compte tenu de la phrase qui précède et de l'ensemble des déclarations préalables de Watson, il paraît presque évident qu'il ne nie pas la dimension culturelle de l'intelligence, mais qu'il souligne que la part génétique existe, et peut-être qu'elle prédomine, mais ce n'est pas sûr. Or ces affirmations correspondent à peu près ce que disent les recherches sur le sujet, lorsqu'on se penche en particulier sur la question de l'héritabilité du QI. Il n'y a donc là rien de répréhensible ni même d'étonnant.

Par ailleurs, Watson ne donne pas le sentiment d'avoir une opinion partisane sur le sujet. Il affirme en effet que la situation qu'il constate ne le réjouit pas: “Dr. Watson adds that he takes no pleasure in “the difference between blacks and whites” and wishes it didn't exist. “It's awful, just like it's awful for schizophrenics,” “If the difference exists, we have to ask ourselves, how can we try and make it better?””.

Voilà l'ensemble du cahier des charges retenu contre un savant qui a tout de même co-découvert l'ADN, et reçu un nombre considérable de distinctions, dont l'un des prix Nobel les plus notables de l'histoire.

Pourtant, voici ce qu'on lit dans le New York Times

<https://www.nytimes.com/2019/01/01/science/watson-dna-genetics-race.html>)

Eric Lander, the director of the Broad Institute of M.I.T. and Harvard, elicited an outcry last spring with a toast he made to Dr. Watson's involvement in the early days of the Human Genome Project. Dr. Lander quickly apologized. "I reject his views as despicable," Dr. Lander wrote to Broad scientists. "They have no place in science, which must welcome everyone. I was wrong to toast, and I'm sorry."

In response to questions from The Times, Dr. Francis Collins, the director of the National Institutes of Health, said that most experts on intelligence "consider any black-white differences in I.Q. testing to arise primarily from environmental, not genetic, differences." Dr. Collins said he was unaware of any credible research on which Dr. Watson's "profoundly unfortunate" statement would be based. "It is disappointing that someone who made such groundbreaking contributions to science," Dr. Collins added, "is perpetuating such scientifically unsupported and hurtful beliefs." [l'héritabilité du QI est pourtant fixée autour de 80% dans une source aussi accessible que Wikipédia]

Le journaliste ajoute: "How should such fundamentally unsound views be weighed against his extraordinary scientific contributions?" [C'est donc un journaliste qui donne, sans argument factuel, son avis sur la valeur scientifique des affirmations d'un prix Nobel]

Keith Vaz, the Labour chairman of the Home Affairs Select Committee, said: "It is sad to see a

scientist of such achievement making such baseless, unscientific and extremely offensive comments. I am sure the scientific community will roundly reject what appear to be Dr Watson's personal prejudices.”

(<https://www.independent.co.uk/news/science/fury-at-dna-pioneers-theory-africans-are-less-intelligent-than-westerners-394898.html>)

«C'est du Watson dans ce qu'il a de plus scandaleux. Il a déjà déclaré des choses similaires sur les femmes mais je ne l'avais jamais entendu sur ce terrain raciste, a déclaré le biologiste Steven Rose au quotidien The Independent, mercredi. S'il connaissait la littérature sur le sujet, il saurait qu'il est en dehors de sa profondeur scientifique.»
(Arnaud Vaulerin, Libération, 17/10/2007)

Annexe 5 – Qui peut être concerné par les réflexions sur la race et l'intelligence ?

La question du rapport entre race et intelligence s'adresse à tous, partisans comme adversaires ou simples curieux, Noirs, Blancs, métis, égaux face à la vérité sans distinction de mérite ou de considération : les partisans de la « réinformation » qui partagent déjà une partie du constat de l'impasse antiraciste mais risquent de sombrer dans les exagérations contre-productives en l'absence de textes de référence ; les égalitaristes de bonne foi, que des arguments pertinents sont susceptibles de convaincre par la seule force de l'argumentation logique et de la qualité des sources, et notamment parmi eux ceux qui voudraient passer de la dénonciation d'un supposé « racisme systémique » à l'analyse de différences biologiques qu'ils pourraient souhaiter réduire ou compenser ; les Blancs, et notamment les jeunes femmes Blanches, qui détiennent presque à elles seules l'écrasante responsabilité du monopole de l'engendrement des descendants des Européens de souche et contrôlent de ce fait le degré de métissage à venir de l'Occident ; les Noirs, qui n'ont pas plus d'intérêt que les autres à vivre dans le mensonge, le déni ou l'inversion accusatoire, et n'ont d'autre choix, comme chaque être humain sur Terre, que d'accepter la réalité avant de chercher à donner le meilleur d'eux-mêmes, afin d'être sur ce sujet comme tous les autres des interlocuteurs pertinents ; les métis, qui se trouvent *de facto* dans une situation irréversible dont la généralisation à caractère entropique n'est

pas souhaitable du point de vue de la préservation de la diversité qui, si ils souffrent de leur condition, devraient davantage en attribuer la responsabilité collective à l'angélisme, à l'inconséquence ou au machiavélisme de la gauche morale, et la responsabilité individuelle aux choix non contraints de leur parents plutôt qu'à la société dans sa globalité, et qui pourraient aussi, pour les plus brillants d'entre eux, trouver dans leur condition particulière les moyens d'une prise de conscience accrue, voire d'une révolte existentielle créatrice, car nous sommes tous à des degrés divers des créatures intermédiaires ; en somme quiconque trouve le sujet utile à découvrir, contredire ou enrichir dans une optique de rapprochement de la vérité.

Annexe 6 – La régression vers la moyenne

(Source :

<https://analyseeconomique.wordpress.com/2012/12/30/race-qi-regression-vers-la-moyenne/>)

Une des erreurs fondamentales de la théorie environnementale est d'assumer que les frères et soeurs des Noirs appariés à fort QI, ou appariés à faible QI, auront des QIs similaires aux Blancs de même statut socio-économique. Les études sur la régression vers la moyenne indiquent au contraire que les Noirs et les Blancs régressent à mi-chemin vers leur moyenne raciale, soit 85 pour les Noirs et 100 pour les Blancs.

Rushton et Jensen (2005, p. 263) l'expriment de la façon suivante :

Regression toward the mean is seen, on average, when individuals with high IQ scores mate and their children show lower scores than their parents. This is because the parents pass on some, but not all, of their genes to their offspring. The converse happens for low IQ parents; they have children with somewhat higher IQs. Although parents pass on a random half of their genes to their offspring, they cannot pass on the particular combinations of genes that cause their own exceptionality. This is analogous to rolling a pair of dice and having them come up two 6's or two 1's. The odds are that on the next roll, you will get some value that is not quite as high (or as low). Physical and psychological traits involving dominant and recessive genes show some

regression effect. Genetic theory predicts the magnitude of the regression effect to be smaller the closer the degree of kinship between the individuals being compared (e.g., identical twin > full-sibling or parent-child > half-sibling). Culture-only theory makes no systematic or quantitative predictions.

For any trait, scores should move toward the average for that population. So in the United States, genetic theory predicts that the children of Black parents of IQ 115 will regress toward the Black IQ average of 85, whereas children of White parents of IQ 115 will regress toward the White IQ average of 100. Similarly, children of Black parents of IQ 70 should move up toward the Black IQ average of 85, whereas children of White parents of IQ 70 should move up toward the White IQ average of 100. This hypothesis has been tested and the predictions confirmed. Regression would explain why Black children born to high IQ, wealthy Black parents have test scores 2 to 4 points lower than do White children born to low IQ, poor White parents (Jensen, 1998b, p. 358). High IQ Black parents do not pass on the full measure of their genetic advantage to their children, even though they gave them a good upbringing and good schools, often better than their own. (The same, of course, applies to high IQ White parents.)

Jensen (1973, pp. 107–119) tested the regression predictions with data from siblings (900 White sibling pairs and 500 Black sibling pairs). These provide an even better test than parent–offspring comparisons because siblings share very similar

environments. Black and White children matched for IQ had siblings who had regressed approximately halfway to their respective population means rather than to the mean of the combined population. For example, when Black children and White children were matched with IQs of 120, the siblings of Black children averaged close to 100, whereas the siblings of White children averaged close to 110. A reverse effect was found with children matched at the lower end of the IQ scale. When Black children and White children are matched for IQs of 70, the siblings of the Black children averaged about 78, whereas the siblings of the White children averaged about 85. The regression line showed no significant departure from linearity throughout the range of IQ from 50 to 150, as predicted by genetic theory but not by culture-only theory.

Annexe 7 – Citations utiles

“Human races can be and have been differently classified by different anthropologists, but at the present time most anthropologists agree on classifying the greater part of present-day mankind into three major divisions, as follows :
The Mongoloid Division
The Negroid Division
The Caucasoid Division” (The Race Question, Déclaration de l’Unesco, 1950)

“The biological fact of race and the myth of 'race' should be distinguished. For all practical social purposes 'race' is not so much a biological phenomenon as a social myth. The myth of 'race' has created an enormous amount of human and social damage.” (The Race Question, Déclaration de l’Unesco, 1950)

"All peoples of the world possess equal faculties for attaining the highest level in intellectual, technical, social, economic, cultural and political development"; "The differences between the achievements of the different peoples are entirely attributable to geographical, historical, political, economic, social and cultural factors." (en Français: “ Tous les peuples du monde sont dotés des mêmes facultés leur permettant d’atteindre la plénitude de développement intellectuel, technique, social, économique, culturel et politique » et « Les différences entre les réalisations des différents peuples s’expliquent entièrement par des facteurs géographiques, historiques, politiques, économiques, sociaux et culturels. ») (source:

Unesco, Declaration on Race and Racial Prejudice, 1978)

[On peut noter que cette affirmation n'a aucune valeur de vérité scientifique : alors même que l'objectivité du choix de sa formulation est très largement douteuse (en gros, l'hypothèse explicative stipule que toutes les dimensions du fait humain devraient être prises en compte dans les différences observables de réalisation, à l'exception de la biologie : comment expliquer un choix si biaisé en l'absence de présupposé idéologique ?), elle n'est pas vraiment réfutable puisque on ne peut ni la tester expérimentalement (on ne peut rejouer mille fois l'histoire humaine) ni épuiser les mille variables modératrices imaginables permettant à un objecteur de mauvaise foi de contester que le moindre effet puisse être valable « toutes choses égales par ailleurs ». Cela n'empêche bien sûr pas que la déclaration de l'Unesco puisse être acceptable en tant que profession de foi, c'est-à-dire au fond de dogme religieux, mais dans ces conditions, on devrait être libre d'y souscrire ou pas, en ne se trompant pas sur cette nature religieuse. A ce propos, on admettra que sa formulation affirmative (présent dit « de vérité générale » non précédé d'un « nous croyons » ou d'un simple « nous déclarons ») introduit une de ces confusions des genres qui faisaient bondir Wittgenstein : clairement, elle cherche à faire tenir pour *vrai* ce qui n'est au fond pour ses initiateurs qu'un *souhait* (et un souhait au service de quel projet ou quel intérêt, la question reste ouverte).

“It is now generally recognised that intelligence tests do not in themselves enable us to differentiate safely between what is due to innate capacity and what is the result of environmental influences, training and education. Wherever it has been possible to make allowances for differences in environmental opportunities, the tests have shown essential similarity in mental characters among all human groups. In short, given similar degrees of cultural opportunity to realize their potentialities, the average achievement of the members of each ethnic group is about the same.” (The Race Question, Déclaration de l’Unesco, 1950)

“According to present knowledge there is no proof that the groups of mankind differ in their innate mental characteristics, whether in respect of intelligence or temperament. The scientific evidence indicates that the range of mental capacities in all ethnic groups is much the same. ” (The Race Question, Déclaration de l’Unesco, 1950)

sont des exemples d’affirmations dépourvues de valeur scientifique, au minimum discutables et au pire fausses, pourtant présentées comme des vérités établies par l’Unesco, qui est un organisme politique. (source: Unesco, Declaration on Race and Racial Prejudice, 1978)

« La tolérance est la clé de voûte des droits de l’homme, du pluralisme (y compris le pluralisme culturel), de la démocratie et de l’Etat de droit. Elle implique le rejet du dogmatisme et de l’absolutisme. » Unesco, Déclaration de principes sur la tolérance, 16 novembre 1995

« Intelligence - the ability to learn, reason and solve problems - is at the forefront of behavioural genetic research. Intelligence is highly heritable and predicts important educational, occupational and health outcomes better than any other trait. Recent genome-wide association studies have successfully identified inherited genome sequence differences that account for 20% of the 50% heritability of intelligence. » – The New Genetics of Intelligence, Robert Plomin, Sophie von Stumm, Nature Reviews, Genetics. 2018 Mar; 19(3):148-159.

English statistician and biologist R. A. Fisher opposed the statement, believing that evidence and everyday experience showed that human groups differ profoundly "in their innate capacity for intellectual and emotional development" and concluded that the "practical international problem is that of learning to share the resources of this planet amicably with persons of materially different nature", and that "this problem is being obscured by entirely well-intentioned efforts to minimize the real differences that exist". (Wikipédia, https://en.wikipedia.org/wiki/The_Race_Question)

« “there are no human races.” Those who subscribe to this opinion are obviously ignorant of modern biology. [...] The evolutionary literature explains why there are geographic races. Every local population of a species has its own gene pool

with its own mutations and errors of sampling. And every population is subject to selection by the local environment. « The Biology of Race and the Concept of Equality », Ernst Mayr, 2002.

Dans un article du New-York Times de mars 2018 qui fait grand bruit, David Reich, professeur de génétique à Harvard, explique...

« On peut être préoccupé par une éventuelle mauvaise utilisation des données pour justifier le racisme, mais en tant que généticien je sais aussi qu'il n'est simplement plus possible d'ignorer les différences génétiques moyennes entre les races.

Des avancées révolutionnaires dans la technologie de séquençage d'ADN ont été faites au cours des deux dernières décennies. Ces progrès nous permettent de mesurer avec une précision parfaite quelle fraction de l'ascendance génétique d'un individu remonte, par exemple, d'Afrique de l'Ouest. Avec l'aide de ces outils, nous apprenons que, bien que la race puisse être une construction sociale, les différences d'ascendance génétique qui sont corrélées à de nombreuses constructions raciales actuelles sont bien réelles.

Des gens bien intentionnés qui nient la possibilité de différences biologiques substantielles entre les populations humaines se recroquevillent dans une position indéfendable, qui ne survivra pas à l'assaut de la science.

Alors que la plupart des gens conviennent qu'il est important de trouver les explications génétiques de certaines maladies, ils rechignent lorsqu'il s'agit d'influences génétiques sur le comportement et la cognition.

Est-ce que le Q.I, l'intelligence ou le nombre d'années d'éducation est influencé par l'éducation ? Bien sûr. Mais est-ce que cela mesure également des caractéristiques cognitives et comportementales ? Presque certainement. Et comme tous les caractères influencés par la génétique diffèrent d'une population à l'autre (les fréquences des variations génétiques étant rarement identiques d'une population à l'autre), les influences génétiques sur le comportement et la cognition varieront également d'une population à l'autre.

Vous entendrez parfois que les différences biologiques entre les populations sont petites, parce que les humains ont divergé trop récemment des ancêtres communs pour que des différences substantielles soient apparues sous la pression de la sélection naturelle. Ce n'est pas vrai. Les ancêtres des Asiatiques de l'Est, des Européens, des Africains et des Australiens étaient, jusqu'à récemment, presque complètement isolés les uns des autres pendant 40 000 ans ou plus, ce qui est amplement suffisant pour que les forces de l'évolution puissent fonctionner.

Dans les années à venir les études génétiques montreront que de nombreux caractères sont influencés par des variations génétiques, et que ces traits diffèrent en moyenne entre les populations humaines. Il sera impossible – en effet, anti-scientifique, idiot et absurde – de nier ces différences »

(David Reich, traduction de Jean Hansen, <https://www.intelligence-humaine.com/reponse-a-aurelien-enthoven/>)

Race, intelligence et génétique : les apports du Score polygénique (GWAS)

Une étude toute récente publiée dans la revue *Intelligence* s'est penchée sur l'ensemble des variations génétiques augmentant l'intelligence découvertes à ce jour, mises en évidence par GWAS (Genome Wide Association Study, permettant la mise en lumière de nombreux variants génétiques différents impliqués dans un trait phénotypique).

L'étude a évalué ensuite les différences raciales dans la fréquence de ces allèles, et a montré qu'elles étaient parallèles aux différences de Q.I entre populations; En d'autres termes, les races à Q.I plus élevé ont effectivement une fréquence supérieure d'allèles augmentant l'intelligence dans leur patrimoine génétique (tableau ci-dessous).

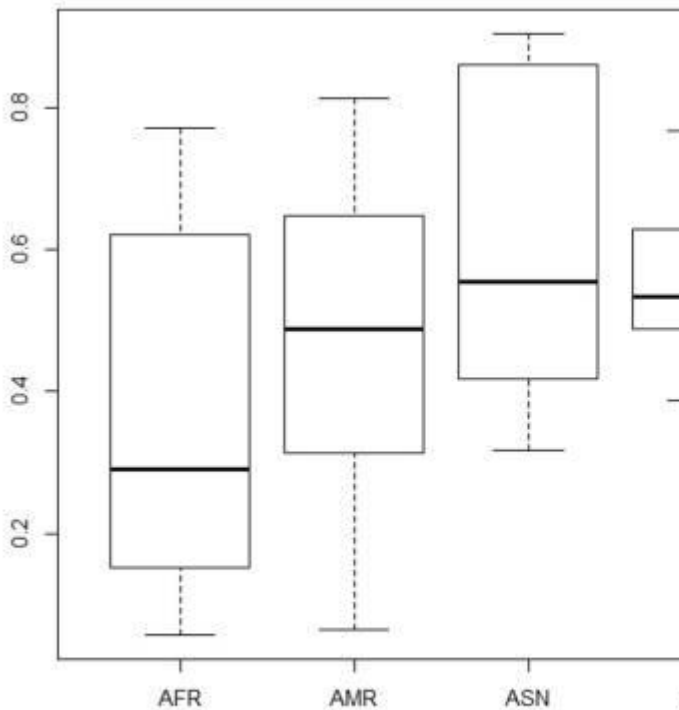


Fig. 2. Average frequency of cognitive ability increasing al

Différences raciales dans la fréquence des allèles pour une haute intelligence

AFR pour africains, AMR pour amérindiens, ASN pour asiatiques de l'est, EUR pour européens et SAS pour asiatiques du sud et nord-africains.

Si on prend en considération l'ensemble des variants génétiques augmentant l'intelligence mis en évidence à ce jour, ces allèles sont plus

fréquents chez les asiatiques de l'est (Q.I moyen de 105), suivis par les européens (Q.I moyen de 100). Les amérindiens (AMR, Q.I moyen de 86) et les asiatiques du sud et nord-africains (SAS, Q.I moyen de 84) ont une moindre fréquence et les africains sub-sahariens ont la plus basse fréquence de ces allèles.

« *A review of intelligence GWAS hits: Their relationship to country IQ and the issue of spatial autocorrelation* » *Intelligence* 53 (2015) 43–50.
<https://www.intelligence-humaine.com/reponse-a-aurelien-enthoven/>

Popper explique qu'une théorie forte comporte peu d'assomptions et permet un grand nombre de prédictions. La théorie selon laquelle les différences d'intelligence entre les races sont en large partie génétiques explique tous les phénomènes, et il n'y a aucune anomalie.

La biologie est une science plus fondamentale car elle se situe en amont des sciences sociales. C'est une des raisons pour laquelle elle se trouve dans les critères de causalité de Hill utilisés fréquemment en sciences.

<https://www.intelligence-humaine.com/reponse-a-aurelien-enthoven/>

La recherche empirique montre qu'il y a chez l'humain (comme chez les primates et les grands chiens d'ailleurs, cela a été démontré) un facteur commun d'intelligence impliqué absolument dans tous les processus cognitifs, c'est ce qu'on appelle le facteur g d'intelligence générale.

Le phénomène d'inter-corrélations positives dans l'ensemble des aptitudes mentales (dénommé « positive manifold ») a été décrit comme « sans doute le résultat le plus reproduit de toute la psychologie » (Deary, 2000).

C'est ce phénomène d'inter-corrélations qui permet l'extrapolation, à partir de plusieurs tests, d'un chiffre unique, le facteur g d'intelligence générale exprimé en point de Q.I, qui n'est pas qu'une « moyenne de résultats disparates ». Il est une estimation de la puissance cérébrale moyenne dès lors qu'on sait que les résultats à quelques sous-tests sont hautement prédictifs des résultats à l'ensemble des autres tests éventuels, car g est ubiquitaire de toutes les fonctions cognitives (même les plus élémentaires comme le temps de réaction simple, la vitesse d'inspection visuelle ou auditive, ou encore la finesse du spectre visuel ou auditif).

<https://www.intelligence-humaine.com/reponse-a-aurelien-enthoven/>

Le sophisme sociologique

Lorsque vous comparez des afro-américains et des européens de classes socio-économiques très élevées, la différence raciale d'intelligence sera inférieure à celle retrouvée habituellement. Ceci étant, elle reste importante à 12 points de Q.I.

Pourquoi la différence est-elle moindre ? Encore une fois, nullement parce que l'environnement social aura joué un rôle [...], mais simplement parce que en sélectionnant le groupe social, vous aurez sélectionné indirectement l'intelligence. Les afro-américains ayant une intelligence suffisante

pour se hisser au niveau socio-économique le plus élevé sont beaucoup moins fréquents que les européens, qui sont moins fréquents que les asiatiques de l'est. Les ashkénazes ont un Q.I moyen de 110, 10 points au-dessus des européens. Ils représentent 50% du 1% les plus riches des USA. Maintenant si vous comparez le Q.I moyen des 1% les plus riches, les différences raciales ne seront pas identiques à celles retrouvées dans la population générale. La supériorité intellectuelle ashkénazes sera sous-évaluée de par la sélection intellectuelle plus forte sur les européens. Il est possible que dans ce top 1% la différence de Q.I entre un européen et un ashkénaze ne soit que de 5 points, parce que la sélection intellectuelle aura été plus forte sur les européens dont le Q.I moyen est plus bas.

Comparer à groupe social égal ne permet pas de conclure à un impact de l'environnement, il s'agit simplement d'une sélection intellectuelle, et cette sélection aura été plus sévère chez les afro-américains.

<https://www.intelligence-humaine.com/reponse-a-aurelien-enthoven/>

“Recent editorials in this journal have defended the right of eminent biologist James Watson to raise the unpopular hypothesis that people of sub-Saharan African descent score lower, on average, than people of European or East Asian descent on tests of general intelligence. As those editorials imply, the scientific evidence is substantial in showing a genetic contribution to these differences. The unjustified ill treatment meted

out to Watson therefore requires setting the record straight about the current state of the evidence on intelligence, race, and genetics. In this paper, we summarize our own previous reviews based on 10 categories of evidence: The traits worldwide distribution of test scores; the g factor of mental ability; heritability differences; brain size differences; trans-racial adoption studies; racial admixture studies; regression-to-the-mean effects; related life-history; human origins research; and the poverty of predictions from culture-only explanations. The preponderance of evidence demonstrates that in intelligence, brain size, and other life-history variables, East Asians average a higher IQ and larger brain than Europeans who average a higher IQ and larger brain than Africans. Further, these group differences are 50-80% heritable. These are facts, not opinions and science must be governed by data. There is no place for the "moralistic fallacy" that reality must conform to our social, political, or ethical desires.”

J Philippe Rushton, Arthur R Jensen, James Watson's Most Inconvenient Truth: Race Realism and the Moralistic Fallacy, *Medical Hypotheses*. 2008 Nov; 71(5):629-40. doi: 10.1016/j.mehy.2008.05.031. Epub 2008 Jul 24.

« The genetic correlation is a statistic that indicates the extent to which the same genetic effects influence two different traits. If the genetic correlation between two traits is zero, the genetic effects on them are independent, whereas a correlation of 1.0 means that the same set of genes explains the heritability of both traits (regardless

of how high or low the heritability of each is). Genetic correlations between specific mental abilities (such as verbal ability and spatial ability) have been consistently found to be very high, close to 1.0. This indicates that genetic variation in cognitive abilities is almost entirely due to genetic variation in whatever g is. It also suggests that what is common among cognitive abilities is largely caused by genes, and that independence among abilities is largely due to environmental effects. Thus it has been argued that when genes for intelligence are identified, they will be "generalist genes", each affecting many different cognitive abilities." ([https://en.wikipedia.org/wiki/G_factor_\(psychometrics\)](https://en.wikipedia.org/wiki/G_factor_(psychometrics))), version du 22/05/20)

« L'héritabilité ne mesure pas la "part d'inné" ou "part génétique" du trait lui-même, que ce soit chez un individu en particulier ou en moyenne chez les individus de la population considérée, car elle ne concerne que la variance du trait. Cette part ne peut pas être définie ni calculée, car tout trait résulte d'une interaction entre gènes et environnement au sein de laquelle il est impossible de quantifier les apports respectifs de l'un et l'autre, de même qu'on ne saurait dire quelle part de l'aire d'un rectangle est due à sa longueur et quelle part à sa largeur, ou encore quelle proportion de l'eau présente dans un seau est due à chaque personne, dans une situation où l'une oriente un tuyau d'arrosage plus ou moins vers le seau et l'autre ouvre plus ou moins le robinet alimentant le tuyau. On ne saurait pas plus définir

ces parts moyennes dans une population de rectangles ou une population de seaux. » (https://fr.wikipedia.org/wiki/H%C3%A9ritabilit%C3%A9#Incompr%C3%A9hensions_et_m%C3%A9sures_de_l'h%C3%A9ritabilit%C3%A9), version du 22/05/20) [Oui mais ce qui compte dans les comparaisons raciales est bien la variabilité d'un trait et non le trait lui-même – puisqu'on cherche précisément à décrire ou expliquer des différences ; et si l'on estime que les variations d'environnement pourront être progressivement réduites, cela signifie que l'héritabilité augmentera d'autant. La comparaison avec la largeur/longueur du rectangle est spécieuse, car elle suggère une relation multiplicative entre les deux composantes, soit quelque chose comme $dQI = dE^x \cdot d$; or si l'environnement est fixe, les variations de l'environnement –supposée nulles, n'empêchent pas la variation du QI –supposé dépendre de la multiplication].

Annexe 8 : Discours de Nicolas Sarkozy à l'École polytechnique le 17 décembre 2008

Note préalable : outre ses approximations et ses contradictions (le métissage étant par exemple présenté comme le symbole de la diversité, alors qu'il en est le contraire) un tel discours pourrait sans doute être qualifié d'appel indirect à un ethnocide Blanc, puisque le discours contient des éléments d'intention, mais aussi de menace et de contrainte, et que le projet annoncé semble être de forcer les populations en présence à se métisser, avec ou sans leur consentement. Imagine-t-on à l'inverse le président Russe envisager d'imposer à sa population un métissage avec des Indiens ? Le président Sénégalais un métissage avec des Chinois ? Pour quelle raison seuls les peuples Occidentaux devraient-ils s'engager dans cette voie aussi inexplicable qu'irréversible ?

Source <https://aphec.fr/?article376>

Le lundi 25 mai 2009.

Mesdames et Messieurs les ministres,

[...]

Quel est l'objectif ? Cela va faire parler, mais l'objectif, c'est relever le défi du métissage ; défi du métissage que nous adresse le XXI^e siècle. Le défi du métissage, la France l'a toujours connu et en relevant le défi du métissage, la France est fidèle à son histoire. D'ailleurs, c'est la consanguinité qui a toujours provoqué la fin des civilisations et des sociétés. Disons les choses comme elles sont, jamais le métissage. La France

a toujours été, au cours des siècles, métissée. La France a métissé les cultures, les idées, les histoires. Et l'universalisme de la France n'est rien d'autre que le fruit de ce constant métissage qui n'a cessé de s'enrichir d'apports nouveaux et de bâtir sur tant de différences mêlées les unes aux autres un sentiment commun d'appartenance et au fond un patrimoine unique de valeurs intellectuelles et morales qui s'adressent à tous les hommes. La France, dans son histoire, ce sont des hommes tellement différents qui sont venus constituer la France. La France qui a su métisser ses cultures et ses histoires, en a construit, produit un discours universel parce qu'elle-même, la France, se sent universelle dans la diversité de ses origines. Eh bien, ce métissage, elle l'a réussi parce qu'elle a su offrir à chacun la promesse de la promotion sociale.

[...]

Mesdames et Messieurs, c'est la dernière chance. Si ce volontarisme républicain ne fonctionnait pas, il faudra alors que la République passe à des méthodes plus contraignantes encore, mais nous n'avons pas le choix. La diversité, à la base du pays, doit se trouver illustrée par la diversité à la tête du pays. Ce n'est pas un choix. C'est une obligation. C'est un impératif. On ne peut pas faire autrement au risque de nous trouver confrontés à des problèmes considérables. [...]

Nous devons changer parce que c'est un devoir moral et parce que c'est une nécessité politique. Nous devons changer, alors nous allons changer. Je vois bien le mur quotidien de l'immobilisme et du conservatisme. Je vois bien que notre société

génère un nombre de conservatismes effarants. Je vois bien que l'on met au service de ce conservatisme des principes qui sont souvent généreux. Je préviens d'avance que je n'en tiendrai pas compte parce que c'est mon devoir de faire bouger les choses, parce que ceux de nos compatriotes qui attendent, ils attendent depuis trop longtemps et ils finissent par être désespérés de cette attente [...]

Annexe 9 - Aspects légaux des « discours de haine »

Le Droit n'a parfois qu'un rapport lointain avec la vérité scientifique. C'est la même loi, celle de l'autorité politique ou religieuse, qui interdit aujourd'hui d'exprimer librement un certain nombre de données factuelles au sujet des races (en les qualifiant au besoin de « discours de haine ») et qui interdisait autrefois l'expression de la thèse héliocentrique. On peut se soumettre à cette loi-là par crainte raisonnée de ses effets sans que cette pure contrainte n'interfère avec la vérité elle-même. La résistance ou l'indifférence aux limites de la liberté d'expression peut avoir des conséquences lourdes.

Bruno Gollnisch, par exemple, a dû affronter les tribunaux simplement pour avoir exprimé des vérités incontestables (par exemple qu'il appartenait aux historiens de se prononcer sur le nombre de Juifs morts dans les chambres à gaz, en quoi une telle proposition est-elle condamnable ?). Les gardiens autoproclamés de la bienpensance, qui substituent à l'exigence d'introspection honnête une moraline automatique et conformiste sont en réalité au service de la destruction du sens moral et de l'esprit critique individuels. Et ce n'est bien souvent que le manque de confiance en soi qui amène à se soumettre par anticipation à la crainte d'un *procès d'intention*.

Il me semble que, pour autant qu'on puisse en donner une définition quelconque, un discours factuel au sujet des différences de capacités entre

les races n'est pas un discours de haine. Si on observe qu'un individu est moins intelligent qu'un autre, cela n'amène pas nullement à le haïr, et il en est de même au niveau des groupes. On n'a pas non plus forcément la désobligance d'éprouver pour les moins doués une compassion excessive. On cherche à s'organiser en fonction, voilà tout. Il semble que beaucoup d'Etats occidentaux, dont la France, semblent s'être donné pour objectif d'interdire progressivement, au moins concernant les êtres humains, toute forme de discrimination, c'est-à-dire toute réflexion organisée relative à l'Homme (donc toute sociologie, toute anthropologie, voire toute philosophie), puisque la discrimination est une condition nécessaire de l'établissement de catégories, et l'existence de catégories une condition nécessaire de la pensée structurée. Si l'Etat, sous l'influence de la *doxa* dominante, estime qu'un tel discours doit être sanctionné, nous allons droit vers un obscurantisme généralisé, ce qui n'est sans doute pas une bonne nouvelle pour l'avenir de l'Occident.